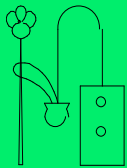


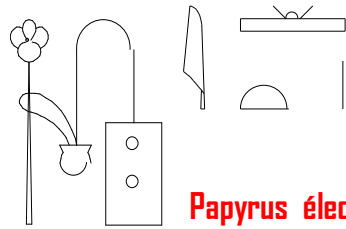
i-Medjat

n°8 février 2012

Papyrus électronique des  *Ankhou*



Revue caribéenne pluridisciplinaire éditée par l'Unité de Recherche-Action Guadeloupe (UNIRAG)



i-Medjat n°8, février 2012

Papyrus électronique des  **Ankhou**

Revue caribéenne pluridisciplinaire
éditée par l'Unité de Recherche-Action Guadeloupe (UNIRAG)

Sommaire

Soutenance de *thèse de Emmanuel BITONG*
25 avril 2011, Université de Yaoundé I, Cameroun.

Oum NDIGI, *Ngok Lituba* Groupe de Recherches Universitaire
Pluridisciplinaire.

Oum NDIGI, *La construction ordinale en égyptien ancien
et en basaa.*


Emmanuel BITONG, *Mdw ntr égyptiens, biḃáyyà et
biḃúk basaa.*

Contributions de Oum NDIGI aux Cahiers Caribéens
d'Égyptologie.

Michel EONE, *M3ʕt égyptienne et mbok basaa : courte
comparaison de deux principes régulateurs du cosmos.*

Oscar PFOUMA, *L'ouroboros égyptien, sd m r3.*

Jean-Philippe GOURDINE, *Ngok Lituba IV. Les Basaa du Cameroun
et l'Afrique de l'Est, perspectives d'étude génétique.*

Alain ANSELIN, *A propos du nom du scorpion,* ,
*et de quelques comparanda lexicographiques des
langues tchadiques et de l'égyptien ancien.*

Amon Saba SAAKANA, *Pre-dynastic Pottery Formations in
Nubia/Kmt.*

Colloques.

Treizième Congrès de la *Panafrican Archaeological Association
for Prehistory and Related Studies*

& Vingtième Meeting de la *Society of Africanist Archaeologists.*

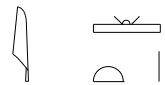
Parution :

Karen EXELL, editor. *Egypt in its African Context. Proceedings
of the Conference held at The Manchester Museum,
University of Manchester, 2-4 October 2009.*

BAR International Series S2204 2011.

Editorial

La huitième édition du papyrus électronique



i-Medjat est consacrée aux **Lions
Indomptables** de l'égyptologie camerounaise.

Le 25 avril 2011, l'Université de Yaounde I, a
accueilli pour la première fois, la soutenance d'une
thèse d'égyptologie et son jury international.

Cet aboutissement marque le terme d'un cursus
universitaire patiemment construit depuis quinze ans
par le Professeur **Oum Ndigi.**

Cette première soutenance est aussi le point de
départ d'une longue marche scientifique.

Une aube nouvelle se lève sur les savanes infinies
du savoir.

SOUTENANCE DE *THESE* DE
EMMANUEL BITONG

25 AVRIL 2011,
UNIVERSITE DE YAOUNDE I,
CAMEROUN.

Le 25 avril 2011, au Département d'Histoire de l'Université de Yaoundé I, **Emmanuel Bitong** a présenté sa thèse,

Génération et élaboration de l'écriture à la lumière des conceptions et expériences de deux peuples africains : le cas des Medou Netjer des Egyptiens et des Bibanga des Basaa du Cameroun,

devant un jury composé de **Karen Exell**, Conservateur (Egypte et Soudan) au Musée de Manchester (Université de Manchester), Présidente, des examinateurs, Alain Anselin, égyptologue (Université des Antilles-Guyane) et Beban Sammy Chumbow, linguiste (Université de Yaoundé I), et des co-directeurs, Daniel Abwa, historien, et Pierre Oum Ndigi, égyptologue, (Université de Yaoundé I).



Le Jury: les Professeurs Beban Sammy Chumbow, Karen Exell, Oum Ndigi et Daniel Abwa

Voici le résumé de la thèse d'Emmanuel Bitong en anglais :

The thesis is an attempt to define the emergence and development of the ancient Egyptian hieroglyphic writing in an African context, specifically comparing the development of writing and its use to that of the *basaa* in Cameroon. The author acknowledges the temporal-difference between the two cultures which may lead to a criticism that such a comparison is not valid, and the author goes on to utilize a number of relevant examples from the contemporary *basaa* culture that act as illuminating comparators for ancient Egyptian practices and language development.

Specifically, the thesis focuses on the development of hieroglyphs as a semiotic script that acts as an interpreter for divine words accessed in dreams and divination/oracular ceremonies. From this early usage, the signs were later used to write the everyday language, but retained within their form a semiotic function, in particular in relation to the determinatives, which are not an element of phonetic languages. Central to the thesis is the idea that language emerged as a sacred form of communication, and not as a way of organizing the administration, as has often been argued for early language development in ancient Egypt.

The author argues that the Egyptian language is not primarily phonetic, and did not develop from the languages of Mesopotamia/the Near East. The author situates the development of the language firmly within an African model of language and social practice. The thesis illustrates this concept by drawing on contemporary *basaa* practices that serve to illuminate some of the more obscure elements of Egyptian religious practice.

Nous retiendrons deux points importants des interventions du Professeur **Oum Ndigi** et du Docteur **Karen Exell**, qui replacent la soutenance de la thèse d'Emmanuel Bitong dans son contexte historique, celui de la création et du développement des cursus universitaires d'égyptologie en Afrique, et celui de la recontextualisation africaine des cursus en Europe.

Le Professeur **Oum Ndigi** rappela ainsi que le cursus de l'égyptien ancien avait été introduit, dans les années 1990, aux côtés des cursus de grec et de latin dans le Département d'Histoire et à l'Ecole Normale Supérieure de l'Université de Yaounde I.



En **Martinique**, une démarche similaire a conduit, au début des années 1990, à l'introduction du cursus d'égyptien ancien en Sciences du langage, Département d'Etudes Pluridisciplinaires Appliquées, dirigé par le Professeur **Jacques Coursil**, aux côtés du chinois, du fulfulde et du hausa jusqu'en 2006, et pendant la courte décennie des années 1990, du breton, du tamul et du japonais. Cet enseignement était destiné aux étudiants en sciences du langage, dont une partie majeure des inscrits préparaient le concours d'entrée à l'Ecole Normale - aujourd'hui IUFM, rattachée à l'Université.

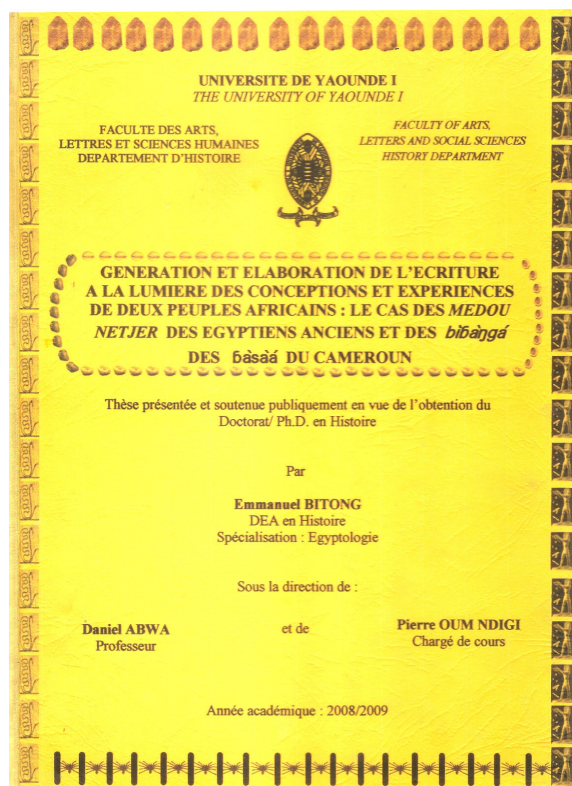
Le Dr **Karen Exell** rappela d'abord qu'une égyptologie enfin recontextualisée dans son continent, l'Afrique et l'histoire de celui-ci, commençait à se développer au Royaume Uni "through the work of colleagues at the Fitzwilliam Museum, Cambridge, the Petrie Museum, University College of London, and her own work at the Manchester Museum, University of Manchester, where she organized a conference in 2009 called **Egypt in its African Context**".

En ce qui concerne leurs interventions proprement dites, ainsi que celle des Professeurs **Daniel Abwa** et **Beban Sammy Chumbow**, et les réponses fournies par le candidat, nous renvoyons au **Rapport officiel** de l'Université de Yaounde I. (Le Rapport d'une vingtaine de pages du Docteur **Alain Anselin**, retenu en Guadeloupe au dernier moment pour raison majeure, fut lu par le Pr **Oum Ndigi**).

Après s'être réuni, le jury félicita pour son «travail d'une originalité certaine avec une contribution scientifique indéniable dans le rapprochement de la culture égyptienne et d'une culture négro-africaine», le candidat **Emmanuel Bitong** et le déclara reçu avec la mention **Très Honorable**.

Le tout nouveau Docteur **Emmanuel Bitong** fut alors acclamé par une salle comble.

«Il y avait un monde fou», devait commenter un témoin, «l'amphi était plein à craquer et il y avait encore plein de monde accroché aux fenêtres, plus de trois cent personnes ! Mention très honorable à l'unanimité pour Bitong. Depuis que je suis rentré au Cameroun, je n'ai vu aucune thèse aussi "populaire". L'égyptologie scientifique est désormais en train de s'enraciner à Yaoundé I».



Le nouveau Docteur au milieu du Jury après la soutenance
(Photographies : Emmanuel Bitong et Karen Exell)

La question générale du peuplement de l'Afrique et celles, plus singulières, des origines historiques, des trajectoires migratoires, des apparentements, des identités, toujours dynamiques, et des contacts culturels et linguistiques se trouvent au centre de l'historiographie africaine depuis au moins un demi-siècle. A la faveur de travaux marquants de nombreux spécialistes, dont ceux fondateurs de C.A.Diop qui ont contribué à la reconnaissance de l'égyptologie et des antiquités égypto-nubiennes comme une source majeure de cette historiographie, de nouveaux chantiers de recherche pluridisciplinaires ont été ouverts sous l'égide de l'UNESCO pour répondre à ces questions. C'est dans ce cadre que se situe le projet **Ngok Lituba**. Ce projet doit son nom à un mythe phare et un site majeur de référence historique des Basaa, un peuple de langue bantou du Sud Cameroun. Culture, langue et anthropobiologie des Basaa soutiennent la comparaison sur bien des points avec celles des peuples des régions nilotique et saharienne, suggérant aussi bien l'existence d'une aire culturelle ancienne comprise entre le Sahara, les rives du Nil et le Nord Cameroun, que des mouvements migratoires à une époque reculée.

Origine et conception du projet *Ngok Lituba*

Le projet **Ngok Lituba** est une retombée du Colloque de Barcelone (1996) dont l'importance et la fécondité ont été récemment soulignées par A.Anselin (Anselin,2006,13-28). Au cours de ce Colloque, l'anthropologue et préhistorien J.L.Le Quellec avait évoqué le mythe basaa d'origine de l'humanité, **Ngok Lituba**, *la Roche Percée*, comme une référence lointaine et probable du dispositif rupestre saharien des *femmes ouvertes*. Soulignant le grand intérêt méthodologique de son intervention, nous avons fourni à la figure symbolique égyptienne de *l'oiseau à tête humaine* désignant l'âme, **ba-ânkh**, en copte, **BAJUNK**, une correspondance basaa, le nom du rossignol, **mut baongi**, le désignant comme *personne (mut) (de) l'être vivant (baongi)*¹. J.Leclant nous encouragea alors à poursuivre le rapprochement par un article.

Nous avons posé des jalons d'une recherche plus poussée dans notre thèse l'année suivante. J.Leclant lui-même était membre du jury. Nous y rapprochions pour la première fois **Ngok Lituba**, désignation euphémique du sexe féminin en basaa et le nom égyptien de l'utérus, **mwt rmt**, *la mère des hommes* (Ndigi,1997, vol.1,358), ainsi que **hi.koa jom**, *la Montagne des Dix*, du tertre originel des Egyptiens «*sorti un jour de l'eau et à partir (duquel) un dieu créateur fit le monde*» (idem,vol.1, 357).

En 1998, J.L. Le Quellec compara les *femmes ouvertes* du Messak libyen et la *grotte d'Hathor* à Deir el Bahari à partir des travaux de C.Desroches-Noblecourt (1995) selon qui «*l'ouverture de la grotte représentait la vulve divine et sa cavité le giron hathorique prépara(n)t les défunts au don de la vie*» (Ndigi,2002,204). Cette grotte nous paraît bien semblable au «*temple de Mout («la mère») construit devant le Djebel Barkal («montagne sacrée») en Nubie comme une matrice symbolique ou lieu de passage de la naissance*» (Kendall, 1991). Un trait culturel ténu suggérait ainsi à la manière d'un fil conducteur l'existence d'une communauté culturelle comprise entre le Sahara, les rives du Nil et le Nord Cameroun, région anciennement habitée par les Basaa dont certains toponymes, **Dikoa**, *les montagnes*, se font l'écho (Ndigi, 2002), avant leur descente au Sud, à **Ngok Lituba**.

Méthodologie pluridisciplinaire et interdisciplinaire

La méthode, pluridisciplinaire et interdisciplinaire que nous proposons de construire et de suivre, est fondée sur la cohérence et les degrés de cohérence, ou non, des données archéologiques et linguistiques, et génétiques. Elle exige d'associer sciences sociales (anthropologie culturelle, histoire, archéologie, linguistique), biologie humaine (anthropologie biologique, génétique des populations), tradition orale et égyptologie, afin de rapprocher, confronter et comparer des séries de faits linguistiques, culturels, archéologiques et anthropologiques jusque-là étudiés séparément, en vue d'en renouveler et d'en unifier l'interprétation.

La reprise de recherches sur le patrimoine génétique des Basaa devient, en pareil projet, indispensable à la compréhension de l'ensemble des données. Il convient d'actualiser les travaux de Hiernaux qui montraient l'homogénéité relative des Bantu par rapport aux Africains de l'Ouest (Cavalli-Sforza,1996,198), et relevaient la position anthropologique centrale des Basaa (et des Ewondo) tant en Afrique Subsaharienne en général qu'au sein des autres populations de langue bantou (Ndigi,1997,24-26).

¹ Cf Oum Ndigi *Dénomination et représentation de l'être vital chez les Egyptiens et les Basaa du Cameroun à travers une scène de résurrection du nouvel Empire et la figure de*

l'oiseau à tête humaine, Colloque international Cheikh Anta Diop X,Dakar, 1996 ; notre thèse (Ndigi, 1997, 389-404).

Il convient de situer les résultats de ces nouvelles recherches dans un cadre africain plus général, dont J.P.Gourdine a brossé un solide état des lieux (Gourdine, 2006,5-20).

La reprise de recherches archéologiques n'est pas moins urgente. Si d'après l'hypothèse de l'origine nigéro-camerounaise des Bantu, certains groupes de «proto-locuteurs» ont dû longer fleuves et rivières au cours de leur expansion, parmi lesquels un courant «néolithique» côtier, attesté du Cameroun au Congo, la région de *Ngok Lituba* devrait avoir été logiquement d'après B.Gouem-Gouem une de leurs étapes. D'où son grand intérêt archéologique que vient renforcer la mention par un patriarche originaire de la région, de la disparition de «*pictogrammes et hiéroglyphes qui se trouvaient sur la pierre*» (Mbogol, 2005,9).

Axes de recherches et activités

- ouverture de chantiers de fouilles archéologiques à *Ngok Lituba*.
- enquêtes linguistiques - langues et vocabulaires des lieux naturels et culturels ; recension, recueil et comparaison des mythes.
- comparaison des données linguistiques et archéologiques aux mythes.
- comparaison des données linguistiques, archéologiques et mythologiques avec celles des régions de langues tchadiques du Cameroun septentrional.
- étude comparée des cartes génétiques des peuples bantu de *Ngok Lituba* et des peuples locuteurs de langues tchadiques du Cameroun septentrional.
- publications d'une série d'articles dans diverses revues spécialisées sous la rubrique *Ngok Lituba* I, II, III, etc ...

Membres de l'équipe de recherches *Ngok Lituba*

Oum Ndigi, égyptologue, anthropologue et linguiste, enseignant-chercheur à l'université de Yaoundé I. Directeur du projet, membre du réseau ARDA coordonné par le Pr. **Ferran Iniesta** (Université de Barcelone).

B.Gouem Gouem, archéologue, section Préhistoire et d'Archéologie du Musée Royal d'Afrique centrale, Tervuren (Belgique), travaillant sur l'archéologie du Sud Cameroun, doctorat en cours «*Apparition des premières communautés villageoises dans le littoral camerounais*», dirigé par le Pr. **Pierre de Maret** (Université libre de Bruxelles).

C.Ngoura, anthropologue et ethnolinguiste, spécialiste de la littérature orale des *Vute* (Université de Yaoundé I).

A.J.C. Mbogol, auteur d'un mémoire de maîtrise sur la phonologie du *bàti* (langue bantu classée A530 appartenant au groupe des langues du Mbam), doctorant en linguistique à l'Université de Yaoundé I.

N. Ngo Ndjoke, mémoire en cours sur l'histoire du peuple Bati, site de *Ngok lituba* (Université de Yaoundé I).

Membres associés

J.P.Gourdine (Emory University, Atlanta) chercheur (biochimie moléculaire), auteur d'articles dans les Cahiers Caribéens d'Égyptologie, membre du groupe de recherches pluridisciplinaire d'Égyptologie les *Ankhou*, projet en cours : l'étude de l'ADN dans les régions de langues tchadiques et adamawa du nord Cameroun, et la région de *Ngok Lituba*.

A.Anselin (U.A.G), fondateur des Cahiers Caribéens d'Égyptologie et du papyrus électronique i-Medjat, directeur du groupe de recherches pluridisciplinaire d'Égyptologie les *Ankhou*.

Bibliographie

Anselin A., *Iconographie des rupestres sahariens et écriture hiéroglyphique : signes et sens* in Cahiers de l'AARS 10,2006 (*Hic sunt leones*, Mélanges sahariens en l'honneur d'Alfred Muzzolini),13-28.

-*Vie, mort et fertilité en Egypte ancienne -Hathor et les femmes ouvertes* in La Mandragore, revue des littératures orales, n°5, 1999, 67-71.

Cavalli-Sforza L., *Gènes, peuples et langues*, O.Jacob, Paris, 1996.

Crubézy E., Janin T., Midant-Reynes B., Adaïma II - *La nécropole prédynastique*, FIFAO, Le Caire, 2002

Gourdine J.P., *Contribution de la biologie moléculaire du gène à l'étude du passé de l'humanité. Cas de l'Afrique ancienne et moderne*, in CCdE n° 9, 2006, 5-20.

Hiernaux J., *La diversité biologique des groupes ethniques*, in H. Deschamps (ed), *histoire de l'Afrique noire*. Tome 1 : Des origines à 1800, PUF, Paris, 1970, 68-72.

Kendall T., *L'empire des pharaons noirs*, in *Geo* 148, juin 1991, 24-51

Le Quellec J.L. *Art rupestre et préhistoire du Sahara- le Messak libyen*, Payot, Paris, 1998.

-*Les arts graphiques du Sahara et de l'Egypte ancienne : que comparer ?*, in Aula Aegyptiaca Studia n°1, Barcelone, 2001

De Maret P., *L'oryctérope, un animal «bon à penser» pour les Africains, est-il à l'origine du dieu égyptien Seth* in BIFAO 105, 2005, 107-128.

Mbogol, A.J.C., *Esquisse phonologique du bati*, Mémoire de maîtrise en linguistique, Université de Yaoundé I, 2005.

Ndigi Oum, *Les Basaa du Cameroun et l'antiquité pharaonique égypto-nubienne. Recherche historique et linguistique comparative sur leurs rapports culturels à la lumière de l'égyptologie*, thèse de doctorat, Lyon 2,1997, Presses Universitaires du Septentrion (Lille, 1999).

-*Note sur les mythes basaa du Cameroun et la préhistoire saharienne*, in CCdE 3-4, 2002, 201-205.

-*Retour sur un mythe basaa et un thème de l'art rupestre saharien*, in CCdE 9, 2006, 41-43.

Sherif N.M., *La Nubie avant Napata (3100 à 3100 à 750 avant notre ère)*, dans UNESCO *Histoire générale de l'Afrique*, vol II.

En 1995, **Oum Ndigi** publia un article particulièrement important sur la grammaire des nombres, cardinaux et ordinaux, en égyptien et en basaa dans la revue *Discussions in Egyptology*, créée par Alessandra Nibbi (Oum Ndigi, *L'expression des cardinaux et des ordinaux en égyptien et en basaa*, *Discussions in Egyptology*, n°33, 1995, 57-72).

Oum Ndigi reprend aujourd'hui pour i-Medjat, sous une forme plus synthétique, la partie la plus novatrice de ce texte sur les nombres, dégage le cryptotype de l'ordinal commun à l'égyptien ancien et au basaa, et conclut par l'ouverture de nouvelles questions qui sont autant de pistes de recherches.

La construction ordinale en égyptien ancien et en basaa.



Oum Ndigi interviewé par la Radio Sénégalaise au Colloque CAD X de Dakar en février 1996

Oum NDIGI
Université de Yaounde I

En égyptien ancien, à partir de la dizaine, les nombres ordinaux sont formés au moyen d'un participe, *mḥ*, féminin, *mḥt*, signifiant «qui remplit», «qui complète». *Mḥ* est un participe actif dérivé du verbe actif *mḥ*, *remplir*, *compléter*, une forme participiale valant une forme verbale relative. On le traduit par «remplissant, complétant» :

𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 *wdyt mḥ.t 10*, la dixième campagne, litt. la campagne complétant dix (Urk IV, 176,13)

𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 *sbḥt mḥ.t 12*, la douzième porte, litt. la porte remplissant douze (A.de Buck, *Grammaire élémentaire*, 52, §80).

En basaa, de 2 à 10 et au-delà, on utilise le verbe *yónôs* pour former les ordinaux.

Le verbe *yónôs* ou *yónhε/yóhne* signifie *remplir*, *compléter*, *accomplir*.

Exemples :

ndáp i nyónós ibáà, maison/elle/remplit/deux, deuxième maison ;

lép ú nyónós jóm, rivière/ elle /remplit dix, dixième rivière ;

pêh bi iyôn bitan, chapitre/il/remplit/ cinq, le 5° chapitre ;

mut ba iyôn jwêm, le huitième homme (P.S.Rosenhuber, *Die Basa Sprache*, 1980,33).

Les verbes *yónôs* et *yónhε* sont respectivement le causatif ou factitif présent et l'applicatif présent du verbe d'état *yôn*, *être rempli*, *être plein*, *être accompli*, inclus habituellement dans une proposition relative pour former des ordinaux à partir des cardinaux.

En égyptien ancien comme en basaa, l'ordre syntaxique est donc le même :

Egyptien : [substantif + *mḥ* + cardinal]

Basaa : [substantif + *yónôs* + cardinal].

Le substantif basaa est composé d'un préfixe et d'un radical ; le verbe est précédé du morphème du présent, *n*.

La forme détaillée du basaa est :

[[préfixe nominal-radical] + *yónôs* précédé de *n* (présent) + cardinal].

En néo-égyptien, Gustave Lefebvre observe que cette construction est également appliquée aux unités, et qu'en copte elle est la seule connue :

Démotique : *p3 mḥ ḥmt*, le remplissant trois, le troisième ;

Copte : *ⲡⲓⲉⲗ ⲙⲟⲩⲧ* (G.Lefebvre, *Grammaire de l'égyptien classique*, 1954,110).

L'article issu de l'ancien démonstratif vient cette fois compléter le syntagme nominal initial, à la manière dont le préfixe pronominal du basaa étoffe le syntagme nominal de l'objet quantifié.

Le procédé de construction de l'ordinal commun à l'égyptien ancien et au basaa est original, idiomatique.

Dans une étude très rigoureuse, «*L'expression des ordinaux dans les langues bantoues*», L.Bynon-Polak l'a observé dans d'autres langues bantu, outre le basaa. Il s'agit à chaque fois de constructions verbales relatives d'un verbe signifiant compléter, remplir, parfaire, *-lond-*, *-yes-*, *-leng-*, ... suivi du nombre cardinal :

Mambwe : *muntu wa lenga yatatu*, la troisième personne, litt. la personne qui remplit 3 ;

Londo : *kuba ea elondeli ialo*, la troisième poule, la poule qui parfait 3 ;

Duala : *múnà nú lónde bába*, le deuxième enfant, l'enfant qui remplit 2 (L.Bynon-Polak, *L'expression des ordinaux dans les langues bantoues* 19... 28 et 144).

A ces exemples, j'ajouterai celui du tûnen, autre langue bantou du Cameroun, dont Isabelle Dugast explique ainsi le procédé :

«Le deuxième, le troisième, etc..., s'expriment par une circonlocution. La base en est le verbe *-úndù*, «être plein», à la forme causative, *úndùsi*, «remplir» (transitif). A la forme causative se surajoute encore le suffixe *-ni*, «remplir à, faire que soit plein à».

Enfin cette locution est exprimée au passé proche, avec l'indicateur *ná*, élide en *n* devant l'initiale vocalique du verbe. La formule est donc *núndusini*, «a fait que soit plein à... ». Le deuxième homme s'exprime ainsi : *mondo wa núndusinia báfânde* » (I.Dugast, *Grammaire du tûnen*, Klincksieck, Paris, 1971, 162).

Trois niveaux pertinents au moins peuvent être relevés :

1/ **Lexical** : il s'agit d'un verbe ;

2/ **Sémantique** : chaque construction, égyptienne, basaa, tunen, duala partage le même champ sémantique, «remplir, compléter, parfaire... » ;

3/ **Syntaxique** : un syntagme nominal formé d'un substantif et d'un article ou d'une forme pronominale, est suivi de la forme participiale d'un verbe, *mḥ*, ou du causatif d'un verbe d'état, *yón-*, *lond-*, *leng-*, employé dans une proposition relative équivalente à une forme participiale : *qui remplit = remplissant*. Un quantificateur, un cardinal, ferme le cortège.

La diversité des signifiants lexicaux, les verbes *mḥ*, *yón-*, *lond-*, *leng-*, etc... pour un même signifié, «remplir, compléter», en égyptien comme dans les langues bantou atteste qu'on est devant un héritage conceptuel commun, un fait culturel structurel irréductible au hasard ou à l'emprunt, décrit ce fait, et répond à la question **quoi ?**

Comment s'organise ce fait culturel, comment s'organise cette manière du nombre ?

Quelle anthropologie numérique commune sous-tend elle le mode opératoire ordinal de l'égyptien ancien et des langues bantou ? cf. les travaux de Caprile (Caprile, *Morphogénèse numérale et techniques du corps - des gestes et des nombres en Afrique Centrale*, *Intellectica* n°20, 1995, 83-109) et ceux d'Anselin (Anselin, *Signes et mots des nombres en égyptien ancien*, *Egypt at its Origins* 2, 2008, 851-885).

Pourquoi les deux systèmes emploient-ils de la même manière une pensée numérique semblable, où l'on décline le nombre en remplissant, complétant la série qu'il finit et définit – c'est-à-dire que parler d'une dixième chose signifie que la série des choses est *complète* jusqu'à dix ?

Quelle pertinence culturelle explique que le fait ait traversé des millénaires d'usage ?

Notre brève étude d'un des traits communs aux systèmes et catégories numériques de l'égyptien ancien et du basaa montre que les deux systèmes s'éclairent mutuellement, et soulève toutes ces questions nécessaires à fonder une recherche plus poussée.



Oum Ndigi
au Colloque Cheikh Anta Diop X
Université de Dakar, 1996.



Oum Ndigi avec Joseph Ndiaye
Corée, février 1996.



Oum Ndigi avec Ferran Iniesta
(Université de Barcelone)
Yaounde I, 2005.



Oum Ndigi avec Emmanuel Bitong
Université de Yaounde I
avril 2011.

Mdw ntr égyptiens, bibángà et bibúk basaa



Emmanuel BITONG
Université de Yaounde I

En 2001, dans un article intitulé « *Signes et mots de l'écriture en Egypte antique* » paru dans la revue Archéo-Nil, Alain Anselin est, à notre connaissance, le premier à poser le problème de la définition de l'écriture dans le contexte natif des *mdw ntr*. Il refuse de projeter des schémas actuels dans le passé et s'attèle plutôt « à chercher les critères de définition de l'écrit chez l'Égyptien lui-même, à travers les signes et les mots de l'écriture eux-mêmes, selon les axes élémentaires de sa matérialité et de sa socialité » (Anselin, *Signes et mots de l'écriture en Egypte antique* [in:] Archéo-Nil n°11,2001,145)

Nous avons fait notre cette préoccupation d'Anselin dans la mesure où nous estimons que les signes et les mots qui désignent l'écriture dans l'Égypte ancienne constituent une clé pour la saisie de sa notion et de son origine au sein même de la société égyptienne. Anselin ajoute : « *C'est la parole, un certain type de parole, qui est au principe de l'écrit – le nom même de l'écriture hiéroglyphique, mdw ntr, paroles divines, porte la cicatrice de cette oraliture originelle* » (Anselin,2001,145).

Il ne s'agit pas ici de la parole laïque, véhiculaire du quotidien du commun des mortels, *md.t* (Wb 181,7-182,4), *hrw* (Dimitri Meeks, *Année Lexicographique*, T.1, 1980, 284 ; R.O.Faulkner, *A concise dictionary of Middle Egyptian*, Oxford, 1966, 196), *dd* (idem, 453-454 ; idem, 325). Il s'agit de la parole créatrice, chasse gardée de l'élite, initiée et rompue à l'exercice des arts de la parole, *mdw*. Les premiers textes où le vocable *mdw* apparaît sont pour l'essentiel de nature magico-religieuse. Leur contexte de production et de profération est rituel, notamment funéraire, de même que leur contexte archéologique, tombes et nécropoles, qui s'avèrent être des sanctuaires dans la culture égyptienne.

Dans ce cadre, la parole est difficilement ordinaire, ses usagers étant en quête d'un résultat dont la « formule », *r* (*ra*), orale et écrite, est la clé. C'est ce qui fait dire à Anselin que là où le roi parle, *md*, où les élites royales et palatiales parlent et écrivent, l'écriture apparaît à la fois comme un outil et comme une modalité de cette distinction sociale (Anselin,2001,147). La parole qu'elle prend en charge obéit à une norme distributive qui va du sacré au palatial en passant par le royal.

Les *mdw*, les *mdw ntr*, se disent, se récitent, *dd*.

Les deux mots, observe Anselin, disposent de cognats significatifs dans les langues africaines, particulièrement les univers tchadiques, couchitiques et omotiques.

En 1992, dans son article « *L'Égyptien ancien et les langues négro-africaines* », Werner Vychicl recommandait déjà de ne pas écarter l'Afrique du Niger-Congo de l'horizon de l'égyptien ancien (W. Vychicl, *L'Égyptien ancien et les langues négro-africaines* [in:] Rivista degli Studi Orientali n°66, Roma, 1992, 193-196). Une recommandation systématisée en 1996 au Colloque de Barcelone, par un autre chercheur, linguiste, Christopher Ehret dans son article « *The African sources of Egyptian Culture and Language* » (C.Ehret, *The African sources of Egyptian Culture and Language* [in:] AfricaAntiqua. El antiguo Egipto, una civilizacion africana. J.Cervello-Autuori (ed.),Barcelona, 2001, 121-128).

Anselin fait sienne la recommandation de Vichycl en précisant qu'il s'agit non pas « *d'enjamber l'espace et le temps, mais de s'y inscrire* » (Anselin,2001,143).

Anselin donne ainsi pour cognats des nominaux *mdw*, *md.t*, le couchitique : afar : *mad'a*, discours, le nilo-saharien : teda : *meta*, parler, teda, daza : *medi*, pl. *mede*, discours, le niger-congo : fulfulde : *medd-*, *met-*, parler (Anselin,2001,143). Et pour cognats de *dd*, dire, parler, réciter, prononcer (Wb V, 618,9-625,2), le couchitique oriental : **ged*, oromo : *jed'*, arbore *gede*, somali : *yeed*, dire, l'omotique : kafa : *gatt-*, dire, mocha : *gatti*, raconter, le tchadique : nzangi, turu : *gwad*, dire, lamang : *gwada*, et le niger-congo : fulfulde : *geddoowo*, contradicteur, *yeddugo*, contredire, wolof : *gadd*, parler d'une manière menaçante (Anselin,2001,142).

Anselin note aussi que les mots de la parole s'écrivent avec le hiéroglyphe du bâton, S3 de la liste d'Alan Gardiner (A.Gardiner, *Egyptian Grammar*,1927,496), de même valeur phonétique, *md*. Cet idéogramme, S3, a pour valeur sémantique le bâton lorsqu'il est déterminé par le hiéroglyphe M3 de la branche d'arbre. Anselin formule l'hypothèse que « bâtons » et « paroles » sont associés dans la culture égyptienne ancienne aujourd'hui disparue.

Nous allons reprendre d'abord la comparaison au plan linguistique pour notre culture, la culture basaa ; puis nous la poursuivrons en termes d'anthropologie culturelle replaçant les mots dans leur contexte socio-culturel, celui d'une culture vivante.

Le basaa est une langue de la zone A43, du sous-groupe bantu, groupe Benoue-Congo, famille Niger-Congo. Les homologues lexicaux basaa des *mdw ntr* sont tous des nominaux, *biḃúk*, *biḃánga* et *dihò*.

Une confrontation directe entre le lexème *mdw* de l'égyptien et le mot *dihò*, *dihòo* du basaa, soumis à une analyse similaire à celle opérée par Anselin en rapport avec les langues couchitiques, omotiques, nilo-sahariennes, et le fulfulde, reste infructueuse. On ne peut donc pas attribuer au lexème *dihò* le statut de cognat du lexème égyptien *mdw*.

La comparaison des lexèmes basaa *bànga*, pl. *biḃánga*, parole(s) et *ḃúk* pl. *biḃúk*, parole(s), donne un résultat similaire. Le mot basaa *ḃúk* désigne aussi le bâtonnet. Cet artefact est un sémantème dans la culture de la dot, et est attesté sur les planchettes contractuelles comme déterminatif quantificateur comme nous ont permis de l'établir nos entretiens avec Mabe Ma Njock, 78 ans, prêtre des maisons de vie, à Makaï en mai 2000, février 2001, février 2002, ou encore N. Mdjambka, 68 ans, prêtre de famille, à Nyambat, en décembre 2000.

Au plan sémantique, la paire d'homophones basaa *ḃúk* parole/bâtonnet est la réplique exacte de la paire d'homophones égyptienne *md*, parole/bâton, ce qui place la parole et le bâton dans un champ sémantique commun.

Au plan de l'anthropologie culturelle, on retrouve en égyptien et en basaa les mots du bâton et de la parole associés dans un rapport avec des actes supportant un contexte religieux (cérémonie funéraire employant des *mdw ntr*, ou mariage) qui implique des acteurs – des prêtres.

Les deux univers culturels, égyptien ancien et basaa, soutiennent indéniablement que l'on poursuive et développe la comparaison au triple plan des mots, de leurs valeurs, et de la matérialité et de la socialité de la culture où ils font sens. On est en droit d'en attendre un éclairage mutuel des deux cultures.

Contributions de Oum Ndigi aux Cahiers Caribéens d'Égyptologie

Ndigi, O. (2000). *L'infinitif complémentaire et le présent d'habitude en égyptien ancien et en basaa*. CCdE 1.

Ndigi, O. (2001). *La Maât égyptienne et le Mbok basaa - notes pour une étude comparée des fondements constitutionnels de deux civilisations africaines*. CCdE 2.

Ndigi, O. (2002). *Note sur les mythes basaa du Cameroun et la préhistoire saharienne*. CCdE 3-4.

Ndigi, O. (2003). *Notes sur la grammaticalisation du cardinal « un », w^ḥ, en égyptien ancien*. CCdE 5.

Ndigi, O. (2004). *A propos des noms de la grenouille et du lézard en égyptien ancien et en basaa*. CCdE 6.

Ndigi, O. (2005). *Vers une identification des noms de la mante religieuse et de l'araignée en égyptien ancien et en bantu*. CCdE 7-8.

Ndigi, O. (2006). *Retour sur un mythe basaa et un thème de l'art rupestre saharien*. CCdE 9.

Ndigi, O. (2007). *Ngok Lituba: Groupe de Recherches Universitaire Pluridisciplinaire*. CCdE 10.

Ndigi, O. & Djo Ndjoke N. (2007). *Ngok Lituba I Mbénbén, le nom de la pierre sacrée en bati (bantu A 530)*. CCdE 10.

Ndigi, O. (2008). *Ngok Lituba III. Description comparée de deux powerfacts africains, le sceptre nḥḥḥ du pharaon et le jàḃ li ḃambak basaa*. CCdE 11.


Ndigi, O. (2009). *Ngok Lituba V. Le godet à eau égyptien et la bouteille basaa*. CCdE 12.

Ndigi, O. (2010). *La phrase nominale en égyptien ancien, en copte et en basaa*. CCdE 13-14.

Maât égyptienne et *mbok* basaa : courte comparaison de deux principes régulateurs du cosmos.

Michel EONE
Université de Yaounde I

L'origine du terme *mbok* fait l'unanimité parmi les auteurs et même parmi les dépositaires de la tradition chez les *Bâsâa*. Un seul exemple suffit pour étayer notre propos : *mbok* dérive de *bok*. Voici ce qu'en dit Wonyu Wonyu² : *Banga ini inlol buk le : bok-Bok hala yé kôhle, to le sehge, to le téé*. (Ce terme vient du mot *bok*. *bok* qui signifie rassembler ou niveler (ou tamiser), ou encore dresser. Dans sa tentative de définition, Wonyu Wonyu donne au mot *bok* trois sens au moins qui se recoupent dans la notion d'ordre.

Le premier sens est "rassembler" ; le second, "niveler". Le troisième sens du mot *bok* est "dresser" c'est-à-dire, toujours selon le même ouvrage "tenir droit". On peut par exemple dresser un enfant, ou soi-même se tenir droit. L'idée sous-jacente ici va dans le sens de la rectitude et de la droiture que l'on retrouve dans le champ sémantique du mot égyptien : , *m3̄.t*, *Maat, Gerechtigkeit* (Wb II, 18,12-20,9).

Le mot *bok* comme "rassembler" implique l'idée de l'unité, car l'action de rassembler peut déboucher sur la formation d'une entité unique. Très souvent, on lie le terme *mbok* à *pok*. Ce dernier veut dire "Un".

Ainsi le vocable *mbok* apparaît comme un socle, un récipient qui contient plusieurs objets, plusieurs êtres dont le contenant est commun. De cette idée, nous débouchons sur une première signification de *mbok* qui est l'"univers". En effet le mot *mbok* s'identifie à la terre, au monde et à l'univers tout entier. On peut par exemple dire *biβèè bi mbok yǒm i bā βēē*, rien n'existait au début de la création. Il apparaît ici que *mbok* est le premier être créé ; *mbok* désigne aussi le temps, tel qu'il est possible de dire "au commencement du monde".

² E. Wonyu Wonyu, *Miñañ mi M'bok Basaa Kôba, (libôdôl Egypto Lipam Kamadun) (-1900 + 1972)*, Douala, "Culture et progrès", Collection "Les authentiques", 1975, 5.

De ce premier sens, il ressort que l'univers est un tout ordonné où chaque chose, chaque être occupe une place bien déterminée sans faire obstruction à l'autre.

Avant d'aller loin, voyons ce qu'il en est de *maât*.

Parmi les significations que les auteurs donnent à *maât*, il y a : "Ordre cosmique déifié"³, "Principe originel de l'ordre et de l'équilibre"⁴, "ordre universel"⁵, "Harmonie" entre autres. Nous nous limitons à ces significations dont le sens se rapproche de *mbok* comme ordonnancement d'éléments dans un contenant formant ainsi un tout.

Pour Bernadette Menu, Philippe Derchain dans son analyse du papyrus Salt 825 sur le *Rituel pour la conservation de la vie en Egypte* en 1965 est l'un des premiers auteurs à "avoir systématisé l'idée suivant laquelle Mâat incarne l'ordre cosmique."⁶

Tout comme *mbok*, *maât* existe donc depuis la création. On peut même dire qu'elle coexiste avec elle. Elle est l'une des premières déesses à être créées. Erik Hornung souligne : "*La seule déesse avec laquelle elle est formellement identifiée est Tefnout, qui apparut comme la première déesse créée par Atoum, l'unique à l'origine, si bien qu'elle est tout comme maât, née avec la création.*"⁷

Mâat, c'est, tout comme *mbok*, l'ordre et l'équilibre du monde mais également l'esprit qui sous-tend cet équilibre et cet ordre.

Dans le sens de l'équilibre et de l'harmonie, les deux termes, *mbok* et *maât*, revêtent un aspect visible et invisible, donc concret et abstrait.

Pourtant, l'aspect concret de l'harmonie et de la cohésion de ce tout quant à la façon de représenter *maât*, n'échappe pas à Erik Hornung :

« *Il y a une manière plus significative d'écrire Maât : un socle taillé en biseau sur lequel, par exemple, est posé le trône des divinités.*

De ce point de vue, Maât est ce qui constitue le fondement de l'équilibre du monde créé, la base sur

³ Th. Obenga, *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*, Paris, 1990, 179.

⁴ J.-Cl. Goyon, "Le secret des Egyptiens", in *Science & vie*, Hors série n° 197, décembre 1996, 154-156.

⁵ S. Sauneron, "Maât", in G. Posener et al, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Fernand Hazan, 1959, 156.

⁶ B. Menu, "La notion de Maât dans l'idéologie pharaonique et dans le droit égyptien", in B. Anagnoston, *Dire le droit : normes, juges, juristes*, Paris, Panthéon Assas, 2006, 33.

⁷ E. Hornung, *L'esprit du temps des pharaons*, France, Editions du Félin, 1996, 139.

laquelle repose toute vie cosmique et sociale. Par là déjà se traduit l'actualité intemporelle de ce concept».⁸

Le socle, élément concret, solide, sa représentation, est ici une métaphore par laquelle, souligne Erik Hornung, l'égyptien *image* la *mâat*. La base. Fondement de l'équilibre du monde, *mâat* est le socle sur lequel repose toute vie cosmique et sociale. On saisit toute l'importance de ce vocable pour quiconque voudrait cerner les mécanismes de fonctionnement des institutions africaines dans leur généralité, et la nécessité de se référer à l'ontologie qui, seule, justifie le comportement des hommes et l'élaboration des normes et des institutions dans son milieu.

Siegfried Morenz le souligne aussi, implicitement et à sa manière, quand il intitule le premier chapitre de son ouvrage *La religion égyptienne*, "Origine religieuse de la civilisation égyptienne"⁹.

La *Mâat* apparaît donc, au vu de ce qui précède, non seulement comme une réalité suprasensible sur laquelle repose la création, mais aussi comme un principe central de la civilisation égyptienne, un concept au cœur même de sa culture.

Le *mbok* comme contenant et contenu n'a pas été représenté concrètement chez les *Bàsàa*. Mais il est au principe de l'imaginaire basaa. Wonyu Wonyu pense qu'il est à l'image du *sòη òkum*, quelque chose qu'on peut traduire par "Ouroboros"¹⁰ qui enserre toute la création et conditionne son équilibre et son harmonie.

Eugene Wonyu Wonyu dans son argumentation relève que :

«*Munu kété son-kum ini nyen di nlébna gwom ki : bie, malép, biloñ, nkus, bôt, binuga, dinuni, ngéda to le nkoñ isi wonsôna*¹¹, c'est dans cet Ouroboros qu'on retrouve des choses comme les arbres, les eaux, les régions [pays], la richesse, les hommes, les animaux, les oiseaux, le temps ou la terre entière».

Le *sòη òkum* est à l'image d'un serpent qui se mord la queue et à l'intérieur du cercle qu'il forme se trouvent toutes les créatures. Il suffit que la queue se détache de sa bouche pour que revienne le chaos.

C'est donc ce serpent qui maintiendrait l'unité de la création et de tous les êtres.

Ce serpent serait le symbole d'une énergie immuable et cyclique.

Pour conclure, la *maât* est un principe qui régit le monde sensible mais aussi l'invisible, donc l'au-delà. Sa configuration semble correspondre à celle du *mbok* pour lequel il n'existe pas de séparation entre le visible et l'invisible. C'est en cela que *maât* et *mbok* sont des principes universels puisqu'ils unissent les deux faces de l'univers.



Titre 1 : Un serpent se mordant la queue sculpté au bout de la récade du fon de Dahomey. **Source :** J. Borgé, N. Viasnoff, Archives de l'Afrique noire, 91.

Titre 2 : Le *sòη òkum* des *Bàsàa* qui montre l'éclosion du monde. **Source :** Wonyu Wonyu, *Miñañ mi Mbok*, 5.

Pour les Egyptiens anciens, le monde se renouvelle perpétuellement. L'une des manifestations de cette continuité sans terme qu'assure le pharaon par l'offrande de *maât*¹² est le cycle journalier et les saisons. En effet chaque jour à une heure précise, le jour fait place à la nuit et dans ce cycle, Rê fait un voyage dans le monde souterrain pour renaître le jour qui suit et cela rejoint l'image du *sòη òkum* qui symbolise le perpétuel renouveau.

De ce qui précède, il faut retenir que *mbok* et *maât* sont deux principes universels d'ordre cosmique, d'équilibre et d'harmonie. Ils englobent toutes les créatures tout en assurant leur cohésion, et servent de mesure et de référence à toutes choses.

Oum Ndigi ne disait pas autre chose il y a dix ans déjà dans une étude fondatrice, *La Maât égyptienne et le Mbok basaa*¹³.

⁸ E. Hornung, 1996, 134-135.

⁹ S. Morenz, *La religion égyptienne*, Paris, Payot, 1962, 25.

¹⁰ L'Ouroboros est la figure d'un serpent en cercle qui se mord la queue.

¹¹ Wonyu Wonyu, 1975, 5-6.

¹² F. Daumas, *La civilisation de l'Egypte pharaonique*, Paris, Arthaud, 1976, 351 et 354.

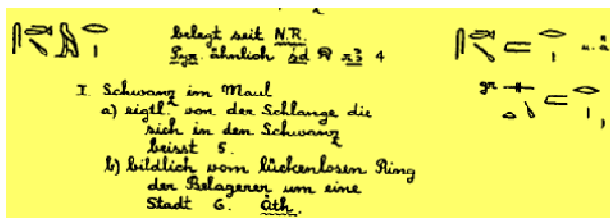
¹³ Oum Ndigi, *La Maât égyptienne et le Mbok basaa Notes pour une étude comparée des fondements constitutionnels de deux civilisations africaines*, Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°2, 2001, 79-86.

L'ouroboros égyptien, *sd m r3*



Oscar PFOUMA

Le serpent qui se mord la queue est l'emblème du monde, plus exactement l'emblème de sa perpétuelle régénération. Ce symbole passe pour être d'invention assez récente, mais le papyrus de Herub, papyrus du Louvre n°3293 le fait remonter au moins à l'époque des Ramessides, sous la XXI^e Dynastie. L'égyptien le connaît sous le nom de *sd m r3* littéralement [queue dans bouche] et, plus tôt encore, atteste d'une expression ^{PYT} *sd tp r3*, [queue tête bouche] (Wb IV, 364,4).



Le papyrus magique de Berlin, publié par Parthey, l'appelle *ο δυακων ουροβορος*. Il date de la Basse Epoque, et est expliqué dans le premier livre des Hiéroglyphes, *ἱερογλυφικα*, du fameux Horapollon. Horapollon appartenait à une famille de philosophes égyptiens très connue au V^e siècle. L'un de ses membres, nommé aussi Horapollon, a laissé mémoire du procès à épisodes que lui intenta sa femme lors de leur divorce. Maspero suggère que le Horapollon des *Hiéroglyphiques* et celui du procès pouvaient n'être qu'une seule et même personne. En tout cas, ils étaient étroitement apparentés. A Alexandrie, le plus connu des Horapollon enseignait aussi bien la philosophie égyptienne qu'Aristote, et fut pourchassé et battu pour paganisme et polythéisme clandestins par les premiers Chrétiens (J.Maspero, *Horapollon et la fin du paganisme égyptien*, BIFAO n°11, 1914, 163-195)¹.

1. Jean Maspero publie dans cet article le «Mémoire contradictoire remis par Horapollon, fils d'Asklépiades, le clarissime et très éloquent philosophe, propriétaire à Phénébythis», daté du V^e siècle, ca 491-493.

Dans le contexte historique de l'époque, celui d'un Empire accompagné de l'évangélisation quelque peu forcenée des cultures «païennes», la famille d'Horapollon, égyptienne, «païenne et adonnée à la magie», était donc une famille de grammairiens et de philosophes, la philosophie s'entendant à l'époque comme la «défense active du paganisme», c'est à dire de la culture égyptienne (J.Maspero, 1914, 189). Fils du premier et oncle et père de deux autres Horapollon, Asklepiades fit ainsi momifier l'un de ses amis à son décès. Rituel qui à l'époque, n'était pas sans risques !

C'est l'un des philosophes de cette famille égyptienne qui nous a laissé un bref descriptif du *sd m r3*, de l'ouroboros égyptien. On peut lire au second chapitre du premier Livre d'Horapollon : «*Quand les Egyptiens veulent représenter le monde, ils peignent un serpent qui se mord la queue. Chaque année cet animal se dépouille et perd sa vieillesse ; de même dans le monde, chaque période annuelle rajeunit en opérant un changement. Le fait de se servir de son propre corps comme nourriture signifie que toutes les choses de l'univers qui viennent de la Providence reprennent sur elles-mêmes tout ce dont elles s'amoindrissent*» (cf. T.Devéria, *Catalogue des manuscrits égyptiens*, Paris, 1872, 10).

On notera aussi la grande prudence dans le choix des métaphores chrétiennes qui habillent l'expression de l'idée égyptienne, subtilement travestie «au Carnaval de l'Autre» pour paraphraser Aimé Césaire. Principe de précaution bien connu des cultures de l'Amérique et de la Caraïbe des plantations, où les dieux africains se sont eux aussi cachés pour survivre derrière le nom d'un saint chrétien - comme l'orisha *osumare*, *six mois serpent, six mois arc en ciel*, le *sd m r3* des Yoruba.



Papyrus de Herub, XXI^e Dynastie

Ngok lituba IV. Les Basaa du Cameroun et l'Afrique de l'Est, perspectives d'étude génétique *



Jean-Philippe GOURDINE

Les travaux en anthropologie et en linguistique d'Oum Ndigi ont montré de nombreuses homologies entre deux cultures africaines : Basaa du Cameroun et d'Égypte ancienne, bien qu'étant géographiquement et temporellement éloignée (Ndigi 1993; Ndigi 1995; Ndigi 1996; Ndigi 1997; Ndigi 2000; Ndigi 2001; Ndigi 2004).

La biologie moléculaire peut contribuer à évaluer ces affinités (Gourdine 2006). Les marqueurs génétiques des mitochondries – exclusivement transmis par les mères - peuvent être utilisés pour vérifier la présence de populations d'origine est-africaine dans l'ethnogénèse des Basaa. Une étude des motifs des segments hypervariables I et II (HVS I et II) de l'ADN mitochondrial (ADNmt) par amplification d'ADN par la polymérase (PCR), peut permettre d'estimer la présence d'haplotypes mitochondriaux est-africains.


L'haplotype L0a retient une attention particulière, car il semble que son ancienneté remonte au paléolithique en Afrique de l'Est soit autour de 33 000 ans (Salas, Richards et al. 2002) – et que sa dispersion puisse en conséquence être antérieure à la formation des populations qui le partagent aujourd'hui et que nous comparons ici. Nous relatons dans cet article, une étude de Gonzalez et al., réalisée sur les populations mauritaniennes et maliennes (Gonzalez, Cabrera et al. 2006). La présence d'haplotype mitochondrial est-africain L0a, retrouvée précédemment chez les Balante dans la région sénégalaise (Rosa, Brehm et al. 2004), a été identifiée chez les Bambara du Mali, les Hausa ainsi que les Basaa (Gonzalez, Cabrera et al. 2006).

Dans le cadre du projet de recherche « **Ngok Lituba** » (Ndigi 2007) et en collaboration avec le projet de recherche des « **Ankhou** » (Anselin et al. 2007), une étude de plus grande envergure, en augmentant le nombre d'individus échantillonnés, en utilisant d'autres marqueurs génétiques et immunologiques, pourrait permettre d'aller plus loin dans la connaissance de la longue histoire du peuplement de la région occupée aujourd'hui par les Basaa, de pair avec un programme de fouilles archéologiques (Gouem-Gouem 2007).


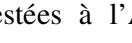
Références

- Anselin A., Dokoui-Cabrera, N., Labridy L., Silpa F., Gourdine J.-P.**, (2007). *Ankhou: Groupe de Recherches Pluridisciplinaires en Egyptologie*. Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°10, 9-11.
- Gonzalez, A. M., V. M. Cabrera, et al.** (2006). *Mitochondrial DNA Variation in Mauritania and Mali and their Genetic Relationship to Other Western Africa Populations*. Annals of Human Genetics 70(5), 631-657.
- Gouem-Gouem, B.** (2007). *Ngok Lituba II. Note introductive méthodologique au projet de fouilles archéologiques sur le site de Ngok Lituba* Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°10, 55-56.
- Gourdine, J.-P.** (2006). *Contribution de la biologie moléculaire du gène à l'étude du passé de l'humanité. Cas de l'Afrique ancienne et moderne*. Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°9, 5-20.
- Ndigi, O.** (1993). *Le Basaa, l'égyptien pharaonique et le copte. Premiers jalons révélateurs d'une parenté insoupçonnée*. Ankh n°2, 85-123.
- Ndigi, O.** (1995). *L'expression des cardinaux et des ordinaux en égyptien et en basaa*. Discussions in Egyptology n° 33, 57-72.
- Ndigi, O.** (1996). *Gb/Kb/Gbgb/Koba/Kobakoba ou le nom du dieu de la Terre et de l'oiseau mythologique chez les Égyptiens et les Basaa du Cameroun*. Bulletin de la Société d'Égyptologie de Genève n° 20, 49-70.
- Ndigi, O.** (1997). *Les Basaa du Cameroun et l'antiquité pharaonique Égypto-Nubienne : Recherche historique et linguistique comparative sur leurs rapports culturels à la lumière de l'Égyptologie*. Thèse de Doctorat, Université Lumière/Lyon 2/Langues, Histoire et Civilisations des Mondes Anciens.
- Ndigi, O.** (2000). *L'infinitif complémentaire et le présent d'habitude en égyptien ancien et en basaa*. Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°1, 121-130.
- Ndigi, O.** (2001). *La Maât égyptienne et le Mbok basaa - notes pour une étude comparée des fondements constitutionnels de deux civilisations africaines*. Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°2.
- Ndigi, O.** (2007). *Ngok Lituba: Groupe de Recherches Universitaire Pluridisciplinaire*. Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°10, 13-16.
- Rosa, A., A. Brehm, et al.** (2004). *MtDNA Profile of West Africa Guineans: Towards a Better Understanding of the Senegambia Region*. Annals of Human Genetics 68(4), 340-352.
- Salas, A., M. Richards, et al.** (2002). *The making of the African mtDNA landscape*. American Journal of Human Genetics 71(5), 1082-1111.

*Reprinted from *The Cahiers Caribéens d'Égyptologie* n°11, 2007, 125-128.

A propos du nom du scorpion, , et de quelques comparanda lexicographiques des langues tchadiques et de l'égyptien ancien.



Alain Anselin

L'égyptien emploie trois mots pour nommer le scorpion, *wh^c.t*, *srk.t*, qui nomment aussi les silures, pas moins foudroyants : *wh^c*, *synodonte* et *wh^c.t*, *scorpion* (Wb I 351,1-8), *srk.t* est le *scorpion* (Wb IV 204,1-3), et les *clarias anguillaris*, les poissons *srk.t(y)w*, protecteurs du soleil défunt (Alain Anselin, *Le Scribe et le Poisson* Discussions in *Egyptology* n°40, Oxford,1998,5-58 ; Alain Anselin, *Aegyptio-Graphica II. Le Scorpion, ses hiéroglyphes et ses mots*, Revista de la Sociedad Uruguaya de Egiptologia, n° 26,2009). Et *d3r.t* : , *d3r.t*, sa variante, , *dr.t*, attestées à l'Ancien Empire (Wb V 526,15-527,5).

Le mot *d3r.t*, est à l'époque classique, absent de Haute-Egypte et distribué à sa périphérie. Alain Delattre en convient : *d3r.t* est un mot «sans étymologie connue et attesté comme nom propre dès l'Ancien Empire. (...) on peut le comparer aux termes utilisés pour désigner le Scorpion dans les langues du Tchadique de l'Ouest» (Alain Delattre, *Les termes égyptiens désignant le scorpion* in *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century*, Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists, Cairo, 2000, Vol. 3,2003,171-173).




Gabor Takacs reconstruit pour l'égyptien une forme radicale : *d3r.t* <*grr-g'r, qu'il compare au tchadique : *gVr-, tchadique occidental, angas-sura : *gyor > angas : *dyoor~yoor*, *g'oor*, mupun : *dyōor*, ron : *gVr, *scorpion* > daffo : *garyeη*, kulere : *girir*, ambul : *giir* etc...(Gabor Takacs *Etymological Dictionary of Egyptian*, Brill, Leyden,1999,252).

La racine est chez elle en Afrique, attestée dans les langues à classes des Nuba Hills, en moro (Heiban - *ebaη* cluster) : *lo/ño gərar*, *scorpion* (Roger Blench *A Dictionary of the Moro of the Nuba Hills, Sudan*, 2005, 26) dans le domaine soudaniqu, en tama : *agir*, *angir* (cf. les travaux de John Edgar), et dans le domaine bantu, mpongwe : *oli. jòrò jòrò*, *scorpion*, ngom : *ngólò*, fang : *ngól*, *clarias pachynema*, un silure (Patrick Mougouama-Daouda *Les dénominations ethno-ichtyologiques chez les Bantous du Gabon : étude de linguistique historique*, thèse de doctorat, Université de Lyon 2, 1995,227 et sq.).

Les variantes égyptiennes, *d3nryy.t* (phonétiquement *dl-y.t*), démotique : *dl*, *scorpion* (Werner Vycichl, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Louvain, 1983, 337), autorisent à reconstruire une forme *gVl-r similaire. La valeur attribuée au hiéroglyphe du percnoptère, /3/, est ici celle identifiée par C.T.Hodge, P.Lacau, Mohamed Garba et G.Takacs, /3/ = /l/ :  *ibb*, *linker Arm* (Wb I,30,10)  *ibb.i*, *gauche*, *Est* (Wb I, 30).

La graphie de ce mot est réglée par la loi de Belova (Gabor Takacs *The law of Belova in work*, Rocznik Orientalistyczny, T.II, Z.2, 1998,115-128) ; elle note une voyelle prothétique, véritable indice de vocalisation inter-consonantique, [i-] = [i-, a-]. Le mot trouve des cognats dans les langues tchadiques, *ibb.i* (<*l-b-y) : zaar : *nabi* (<*labi), *gauche*, tchadique central : *laba, *left (hand)*, cf. hədi : *zlabā*, *gauche*, système où la main gauche est celle du Nord : higin-kafa : *lābā*, *north* etc... (Gabor Takacs, *EDE I*,1999,37-38) - alors qu'en égyptien, c'est l'Est qui est à main gauche, l'Ouest étant à main droite, et le Sud faisant tête devant.

Les basilectes des langues de la famille tchadique fourmillent ainsi non seulement de comparanda lexicographiques bien établis, noms de l'os, de la langue, de la mort, etc... avec l'égyptien ancien, mais de cognats à (re)découvrir : tchadique occidental, Nigeria, sura : *yil*, *terre*, zar : *yał*, égyptien : *ib.t* ; égyptien : *inr* <*l-r,*lar, *Pierre*, réglé par la loi de Belova, tchadique occidental : sura : *laar*, mupun : *lāar* etc...

Les langues tchadiques éclairent ainsi l'étymon de l'arbre *im3* égyptien. Cette fois, la valeur attribuée à /3/ dans *im3*, est /r/, donc voisine de la première, /l/. On peut donner d'autres exemples de cette correspondance en égyptien ancien : ^{OK}  *m3j*, variantes  et , hiéroglyphes E22 et 23 de la liste d'Alan Gardiner (Wb II II, 14-19). La graphie, phonétique, recourt au percnoptère, 3. La correspondance du sura (tchadique occidental) *mar*, *cut*, *harvest* et de l'égyptien est indéniable : *m3* est la valeur phonétique translittérée du hiéroglyphe de la faucille. De même, la série *m3y*, *fauve*, *lion*, *m3t*, *m3y.t*, *lionne*, démotique : *m3y*, copte (SBALFO) : *ⲙⲟⲩⲓ*, *lion*, qui qualifie le félin comme «celui qui déchire». La matrice lexicogénique du zoonyme, *m3j*, *lion* est un verbe *m3 <*mr- *déchirer*. Le nom égyptien du sphinx est *m3j* (Wb II 12,1). Le lion proprement dit est *m3-tz3*, litt «le fauve terrifiant» (Dimitri Meeks, *Année Lexicographique II*, 1978, 147). Le nom égyptien a pour cognats : couchitique oriental : dasenech : *mor*, *lion* ou *léopard* <*mar, *wild feline*, tchadique central : matakam : *mary.zele*, *lion*... (Alain Anselin, *Aegyptio-Graphica I. Note sur la valeur phonétique du hiéroglyphe du percnoptère translittéré 3/*, Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°10,2007,29-42,36).

Nous avons vu, à propos de *ib*, le fonctionnement de la loi de Belova qui règle la graphie des *i-* et *w-* prothétiques de l'égyptien. Comme la correspondance de /*ʒ*/ égyptien à /*r*/ tchadique, la loi de Belova est opératoire dans l'identification de la racine du mot *imʒ*. L'identité lexicographique de l'arbre *imʒ* < **m(a)r*, et du tchadique **mar*, qui entre dans la composition des noms d'arbre en angas-sura, est indéniable. Mais égyptien et tchadique vont au-delà de cette seule correspondance lexicale. Le hiéroglyphe de l'arbre *imʒ*, M1 de la liste Gardiner, fournit à la graphie de tous les arbres leur déterminatif ; de même dans le domaine tchadique, notamment en angas-sura, **mar-*, est le générique de l'arbre. «*On est fondé à comparer imʒ < *m-r et le tchadique occidental : *mar sur de nouvelles bases, d'ordre sémantique où égyptien et tchadique usent du signe du mot et du mot comme génériques de la catégorie arbre. Dans les langues tchadiques occidentales, la racine *mar n'est jamais employée seule, elle entre seulement dans la composition de noms d'arbre dont le second terme qualifie l'espèce. Mar indique la catégorie, arbre, wé, kwak et biring, l'espèce, qualifiée en général par un trait caractéristique de son rapport aux hommes et aux animaux*» (Alain Anselin, *Aegyptio-Graphica XIX. L'arbre imʒ, le mot et son signe*, *Advances in Egyptology* n°1, Université de Erevan, 2010).

L'Afrique est un immense champ de mots, ces artefacts premiers des cultures humaines - et leur boîte noire une fois les poètes emportés par le temps. Nous avons balayé d'un coup de projecteur méthodique les langues tchadiques et l'égyptien, souligné des régularités phonétiques. Une série de cognats, appartenant au basilecte, pourtant réduite, loin d'être exhaustive et de brosser tout le paysage, dessine un monde ancien, comme l'écho d'un homeland : le *sol* (terre, pierre), l'*orientation*, l'*arbre*, le *couper* (faucille, récolte), et un bestiaire du pouvoir : le *lion*, le *scorpion*, le *taureau*.

Notre courte note n'a d'autre ambition que de prolonger les travaux de Oum Ndigi, Emmanuel Bitong, Michel Eone, Oscar Pfouma sur l'éclairage mutuel du basaa et de l'égyptien ancien, par un appel à la comparaison à d'autres langues et cultures du Cameroun, particulièrement celles du Cameroun septentrional.

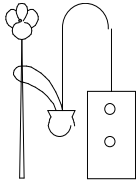
S'en trouverait élargi et affiné l'éclairage des continuités et discontinuités qui courent d'un épiceutre secondaire très ancien aux contours encore mal définis, entre Wadi Howar soudanais, Gilf Kebir et Sahara oriental égypto-nubien des temps prédynastiques, vers les rives du Nil à l'est, et le Tchad au sud-ouest (cf. Alain Anselin, *Some Notes about an Early African Pool of Cultures from which Emerged the Egyptian Civilisation*, *Egypt in its African Context*, 2009,43-53).

L'inventaire commencé par le groupe de Ngok Lituba de Oum Ndigi pour le «*cluster Basaa*» de S.Beban Chumbow s'enrichirait considérablement de celui des clusters de langues tchadiques, Wandala (8 langues) et Daba (5 langues) dont la classification a été solidement établie par S.Beban Chumbow et al. :

| MAFA Cluster (Cameroun) | |
|-------------------------|--|
| North-West | Matal |
| North-East | Pelaska [5] Mbuko |
| South 1 | Wuzlam Muyang Mada Melokwo Zulgwa [2] Gemzek |
| South 2 | Merey [1] Dugwor Giziga, North, Giziga, South [3], Mofu, North [2], Mofu, South [3], Baldamu |
| South 3 | Cuvok Mefele [4] Mafa [4] |

(S. Beban Chumbow (University of Yaounde I), G. G. Atindogbe (University of Buea), E. Domche (University of Dschang) D. M. L. Bot (University of Douala) *Classification of the Languages of Cameroon and Equatorial Guinea on the Basis of Lexicostatistics and Mutual Intelligibility*, African Study Monographs, 28(4), December 2007, 181-204).

Les études linguistiques de qualité ne manquent pas non plus pour les langues tchadiques, telle celle de Ndokobaï (Ndokobaï, *Etude phonologique du Cuvok et principes orthographiques*, Université de Yaounde I, 2003, 151 pages). De même que les études Basaa fondatrices conduites par Oum Ndigi depuis une quinzaine d'années, pareilles études comparatives doivent s'appuyer sur des travaux d'archéologie, mais aussi d'anthropologie culturelle, dont ceux qui existent laissent augurer la fécondité de l'approche. Rudolf Leger a par exemple rapproché un conte kwami (Nigeria septentrional), par la thématique et par la métaphore aviaire, du fameux dialogue égyptien d'un désespéré avec son «*ba*» (Rudolf Leger, *The monologue of the dove, Reflections on life and death in an oral tradition of the Kwami people in northern Nigeria*, Frankfurt, 1994,99-109; 106). En pays Mafa, dans le nord du Cameroun, le chef de village et le taureau, *biy maray*, sont une seule et même chose (Gerhard Müller-Kosack *The Metaphysics of Mafa and Dughwede bull festivals*, Mandaras Publishing, London, 1999), comme autrefois Narmer sur sa palette, et les taureaux du pouvoir étudiés par Ana Navajas Jimenez, des rupestres du Sahara oriental aux céramiques de type C, vases, bols, coupes, Nagada I, ~ 4000-3500 BC (Ana I. Navajas Jimenez, *The Predynastic Bos primigenius as a Royal Image of Territory, Boundaries and Power in an African Context*, *Egypt in its African Context*, 2009,30-42). L'archéologie croise ici avec profit la linguistique sur sa route, l'égyptien ancien $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ ^{MK}*mr*, *bull*, (Wb II 106,8 et 109), *mr wr*, *Mnevis* (Wb II 106,4), trouve cognats en omotique septentrional : *mārā*, *jeune taureau*, vers la vallée de l'Omo, et dans l'univers du tchadique central : matakam, mafa : *maray*, *taureau sacrifié lors de la fête du taureau*, mofu-gudur : *maray*, *taureau engraisé à l'étable* – au Cameroun.



Predynastic Pottery Formations in Nubia/Kmt



Amon Saba Saakana

intefinstitute@aol.com

The Prehistoric Tasian.

The precursor of Naqada I and II, according to Baumgartel (relying on Brunton) is the Tasian which has left doubtful stone implements but sufficient pottery which was analyzed and defined within two colour-types: the brown which shows “no rippling of the surface” and the grey-black (Baumgartel 1947: 20). It is interesting to note that black-topped pottery manufacture has a history in the Nabta-Keseiba area in the far South-Western Desert (historic Nubian-contact territory) dating back to 4030 BCE (Nelson 2002:18). Apart from Baumgartel’s slight characterization of the Tasian, she says their dead were interred in cemeteries and contained tomb-furniture. **Darnell has since shown Tasian burials in caves of the Western Desert with disturbed (theft) grave goods (Darnell 2002: 162).** Baumgartel concludes her case by showing that the Tasian culture was greater than that of the Lower Kemet town of Merimda whose inhabitants still interred their dead in their homes. She relates that the then southern origin hypothesis is valid in this context since the Nubian culture-complex possessed, from prehistoric times, a black-topped pottery similar to that of Kemet. And, she states emphatically that, even in the New Kingdom (1540–1080 BCE), Nubians were coming into Kemet with such a ware (Baumgartel 1947: 21).

Under Badarian culture, black-topped ware was primary and preponderant. But this tradition of the Tasio-Badarian was inextricably linked to and a manifestation of Trans-Saharan regularization - through artistic chemical and technical experimentation - in specific loci.




Black topped deep bowl from El Widay I (Geoff Emberling & Bruce Williams, *The Kingdom of Kush in the 4th Cataract : Archeological Salvage of the Oriental Institute Nubian Expedition 2007 Season. Part I. Preliminary Report on the Sites of Hosh el-Guruf and El Widay*, in H.Paner a S.Jakobielski, *Proceedings of the International Conference*, 2009, Gdansk,2010,31),

Their technique of thinning out the clay or stone on which they worked methodically was the centre of interest for several researchers including Baumgartel herself (Baumgartel 1947: 22). The seamless cultural links between the Tasio-Badarian complex must be now understood better by the Trans-Saharan designation which includes the Kmt western borders of Libya, Nubia and Kmt. Geller points to Badarian culture sites beyond El Badari to its northern end, El Mostagedda, and to the south, El Hemamieh (Geller 1986: 19) and he conceives of the Badarian as the first culture site, omitting the Tasian. Perhaps this is due to periodic considerations at the time of his research of the value of the Badarian culture to the prototypical experimental principles from which later predynastic pottery evolved. But Baumgartel had long discredited the idea of separate cultures for both the Tasian and Badarian, and Hendrickx vigorously contested Kaiser’s renewed efforts to resurface the Lower Kmt elemental influence on Upper Kmt argument (Hendrickx 2006: 57). Stating emphatically that because of the “*presence of beakers strongly resembling those of the Tasian in Sudanese neolithic contexts, for example at Kadero and Kadada, dated to late 5th-early 4th millennium cal. BC*” Kaiser’s arguments can be rejected. In a wider and more unified context this culture is clearly a manifestation of Trans-Saharan cultural realities that had cultural and trade links with the Nile Valley and beyond. These facts attest to the concept of brick-building as a fundamental principle in the development and embellishment of themes of civilization. Extrapolating from such a vision would lead us to believe that modern medicine, technology and science did not miraculously emerge out of thin air or that the Greek flowering occurred without the context of Kemet and Mesopotamia. Geller’s oversight is founded on tabulating the basis for the “*great house*” archetypes in later cultures, not linking precursive stage by stage cultural precedents.

The Nubian Context.

In describing the earliest ceramic assemblages in Der Tasa and Badari, some researchers have exposed a link with the Nubian. At the time of Haaland’s first site excavation, the Nubian horizon was expanded to 5500 BCE in the Central Nile (Haaland 1987: 51) and 5310 BCE at Aneibis which revealed an abundance of pottery in styles similar to the Kmt pre-dynastic: wavy line, impressed decorations, unburnished and mica tempered, while the rims are decorated with “*vertical stripes of different lengths*” (Haaland 1987: 50).

Wavy line styled pottery has been radio-carbon dated to 7000 BCE in the Central Sahara and dotted wavy line pottery, a clearly attested development of the former, is introduced into Khartoum from the Sahara c. 4000 BCE but is attested on the Atbara, a tributary of the Nile from Ethiopia, at 6500 BCE (Jesse 2002: 79–80), a clear indication of its African genesis. Haaland (relying on Sutton) shows that these finds are not isolated to one region but occupy a wide geographical span from the West Sahara to the East African lakes, and most importantly, since the type of ceramic decorations indicate aquatic dwellers, i.e. a riverine socio-economic base (Haaland calls this “*aqualithic adaptation*”), which do not reveal predecessors in the locality, she suggests ancestors to the North or West Africa, “*possibly the Niger region*” (Haaland 1987: 51; cf. Darnell 2002: 165). It has also been demonstrated that the wavy line water motif, attested in Early Khartoum, was incorporated by later Kmt as the ‘n’ sign for water,  (Fernández 2003: 413). Hassan, however, posits a bidirectional cultural immigrational flow: from the central Sudan toward Upper Egypt and from the Delta Southwards, i.e. at 3000 BCE (Hassan 1987: 134), but the latter hypothesis has already been contested in terms of cultural influence (cf. Baumgartel 1947, Arnett 1982, Geller 1986, Kemp 1989, Jesse 2002 and Rice 2006). The northern movement southwards was both negligible and, in artifactual assemblages, incomparable in technique and sophistication to, and does not predate, that of the southern horizon. In addition, the argument for southern origins is strengthened by the discovery of Upper Kmtan pottery sherds in the Lower Kmtan town of Buto (Pe) and others, “*decorated with impressions that are reminiscent of Saharo-Sudanese pottery*” and the presence of blacktopped red ware in Maadi (Midant-Reynes 2000: 58). Barich, having identified Sahara epipaleolithic societies as having the most ancient pottery assemblages, identifies Niger as the oldest at 9330 (7330 BCE) ± 130 BP and 9550 (7550 BCE) ± 100 BP, and she goes on to show that toward the east, on the Nile, pottery appears in the ninth millennium BP (Barich 1998: 109–110). This confirms Haaland’s hypothesis which dates the Sarurab area in Khartoum at 9300 BP contemporaneous with that of the Libyan Sahara (Haaland 1997) and suggests a migrational orbit from inner Africa towards the Nile Valley in the 10th millennium BP. By comparison, according to Ofer Bar-Yosef and Anna Belfer-Cohen, there are “*no parallels for a ceramic industry... exist[ing] in early neolithic context of the middle east*” i.e. 8300 BCE (Bar-Yosef/Belfer-Cohen 1998: 282) which only appeared one thousand years later (cf. Haaland above).

The archaeology of the Sudan also shows a remarkable level of continuity from 15000 to 5000 BCE in artifactual assemblages excavated in several areas (cf. Haaland, Huyge, Hassan, Baumgartel, Darnell & Darnell), when compared to that of Kmt. Shinnie also details pottery finds at the Khartoum hospital site which have been carbon dated ranging from 6500 to 5000 BCE and decorated with beautiful “*wavy line*” designs (Shinnie 1996: 28). He also records finds at Shaqadud dating from 6190–5375 BCE consisting of styles reminiscent of that of the Khartoum hospital site (Shinnie 1996: 33).

This puts Nubia as the immediate predecessor to Kmt as a ceramic model if we were to accept the Tasio-Badarian-Naqada complex as an expression of the unitary culture of the Trans-Saharan – in a sense ancient “*travellers*” (i.e. those who followed their cattle, game, and the river) from Nubia (and beyond), a concordance in pottery styles and motifs not unnoticed by some researchers who see a common ancestor: genetic linguistic and cultural ties for several groups of Nilotic peoples (cf. Haaland 1987: 51; Obenga 1992, Shinnie 1996: 12, Darnell and Darnell 2002). Hendrickx also cautiously argues for the vision which embraces cultural links with Naqada but projects that Badari appears to be older and reasonably wide (Hendrickx 2006: 59–60). Gatto has also supported the above thesis by demonstrating that “*it is notable, however, that evidence present in this region prior to Naqada IC is always related to the Nubian tradition, the same tradition shared by the Badarian and Tasian cultures of Middle Egypt, meaning that at that time there was not a clear distinction between two different groups, and that probably a cultural boundary was located further north between Tasa/Badari and Fayum/Merimde*” (emphasis added) (Gatto 2009: 132). Broader in her sweep, Gatto defines precisely the geographical boundaries of Nubia which encompass [reference to Adams’ work] “*...the section of the Nile Valley between the First and the Sixth cataract of the river: a ‘corridor’ linking Egypt to the Sub-Saharan regions of Africa...the desert regions to the east and west of the Nile, as well as the areas of exchange and interaction between Nubians and nearby people*” (emphasis added) (Gatto 2011: 22). We should add, faraway people as well.

The point is, of course, the overall unitary structural links far outweigh the regional ideosyncrasies, thus we see Badari as part of a wider cultural arc. Referring to occupancy in the Middle Nile Valley, she emphasizes that “*in fact, for Nubia a complete occupational sequence is well attested throughout the Pleistocene and the Holocene*” (Gatto 2011: 21).

Techniques/Materials in Chemical Processes.

By comparing the material cultural processes in the organization of pottery making and production, one can see more clearly links that may be suspiciously viewed as conceptually flawed.

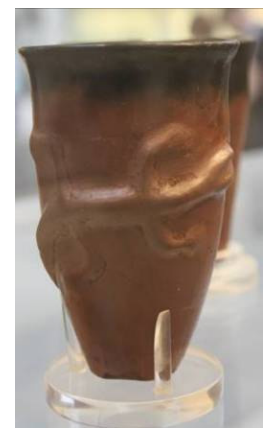
Part of the problem of interpretation appears to be the discovery of black-topped pottery as a standard. Nelson dates the oldest finds of this genre of pottery in the Nabta-Kiseiba complex in Nubia at 6030 BP \pm 195 years, i.e. 4030 BCE, a very long history of productive activity in the late and final Neolithic (Naqada Sequence) eras (Nelson 2002: 18). Wendorf's and Schild's excavations at El Adam's ceramic assemblage area produced dates of 8875 BP \pm 75 years, i.e. 6875 BCE (Nelson 2002: 21). Hoffman and Berger mistakenly stress that the "*black-topped decorative technique... is most common in Amratian times [Naqada I] and subsequently decrease so that the tradition has almost disappeared by the Protodynastic Period*" (Hoffman and Berger 1982: 83). They refer to finds at Locality 29 in Nekhen (Hierakonpolis) where ten per cent were allocated to black-topped ware which, they state, are "*really smoke darkened and it is unclear if they were ever intended as truly black-topped pieces*" (ibid). But chemically soot (an amorphous form of carbon) cannot remain as soot if kiln-fired at temperatures between 200-300 centigrades. Soot, on the surface of pots is burned off and soot within the pores of pots, under high temperatures, will change to a more ordered and structured form where carbon bonds with up to three other carbon atoms to form a more ordered/durable structure such as graphite (Imarogbe, email correspondence: 2008/9).

However, Hoffman and Berger do make clear that the shallow bowls with "*straighter, sloping rims... show both a higher frequency of blacktopped rims and the use of the true decorative technique*" (p. 85, emphasis added). They also refer to tall jars built like canisters which comprised twenty-five per cent of the Plum red rims which "*show a predominance of black-topping... accounting for approximately 74% of the class*" (ibid). Scientifically, therefore, the consistency of the relatively high percentage of black-topped pots suggest a tendency for a conscious, prerequisite result and not that based on chance or accident. This experimental result was based on selected materials added to the making and firing of the pot at predicted temperatures. An interesting observation made by Baba suggests the production of the color black in the contemporary pottery around Nekhen: "*... the clay was*

gathered from a nearby cultivated field, mixed with ash, chaff and dung and then left to soak in a pit before use." (Baba 2009: 4). This vegetal augmentation is confirmed by Nelson when writing of coloration (*see below*).

The important discovery by Allen and Rogers show conclusively that both the Untempered Plum red and straw Tempered ware originated from local centres, i.e. Nile deposits within proximity of the site matrix, where they were found at Nekhen (Hierakonpolis). The former has the addition of "*calcium sulfate (anhydrite)*" (Allen & Rogers 1982: 149). Calcium sulfate is a salt and anhydrite is its dehydrated form, while in its hydrated form it is known as gypsum (Imarogbe, 2008, email correspondence), a product that was used by the Kemites as art and building materials.

They go on to show that materials from three sites at Nekhen had an average iron content of 8.8 per cent while two other sites show 10.9 per cent. This reveals that the possibility of producing a variety of textures and colors, with a conscious experimental method, at various kiln temperatures, would have been within the grasp of the artist potters. The emphasis on identifying this archetypal ware (black-topped) stems from the problem of interpretation of site assemblages, whether their appearance was due to intrusion or local manufacture (this question also relates most significantly to faience) and the amazement factor by Europeans to the high level of African technology and technique. Baumgartel, again, dealt with this issue: black-topped pottery made use of a chemical additive, carbon, which is not present in the red ware. It should be stated though that black-topped pottery did also appear simultaneously with the red ware as black rimmed. Prior to Baumgartel, however, several researchers studied this question and some (such as Flinders Petrie) dismissed the carbon conclusion, opting for soot or carbonization from fuel, i.e. wood; Lucas, however, opted for black oxide of iron (Lucas 1926: 57). Nelson, on the other hand, unravels the mystery by stating that two processes were used to produce the black color: placing resin or vegetable paste on the pot surface before firing or the "*organic material is carbonized*" during the firing process" (Nelson 2002: 18).



Black topped pottery

Photo by courtesy of Stan Hendrickx (2008)

But as pointed out, this can only penetrate to the pores of the pot at very high temperatures. Thus, black-topped pottery has as long a history as that of the red ware; the potter experimented with materials in producing aesthetic coloration which contained added carbon, and not soot, because it penetrated to the interior of the pot. These physical chemical archetypes persuade us to pose the question whether experimentation was unique to pottery or whether these concentrated minds extended their creativity and genius to other areas.

Below, we show that ceramic ware is a development of non-ceramic implements inherited from earlier times.

Pottery Prototypes in the Pre-dynastic.

Ceramic ware is a principal development of non-ceramic forms which existed naturally or cultivationally in the environment. Much work has been produced on the relationship between wood and stone, for example, the wooden pillars used for stress-bearing in architecture were transformed to stone or brick after the principle was long established. Reeding - a tied bundle of sticks used as firing for cooking - was integrated into an architectural-styled ornamentation established in the earliest dynasties. So too with pottery, faience and glass.

The prototypes for imitation were preexistent in the environment: according to Peake and Fleure who were reporting on the sequence dated at Site 31 where black-topped and white cross-line pots were excavated, “these are pots evidently made in imitation of basket work, for the ornament consists of rectilinear designs in chalky white paint on a reddish wash” (Peake and Fleure 1927: 66).

Interestingly, some of these white lines were expressed in pyramidal shapes, again demonstrating a proclivity to an assumed basic motif which later took form in more permanent materials. Petrie was probably the first to make this observation and saw in some spot patterns the copying of “the little hollows in a piece of over-cast basketry... The oval tray... may be copied from the ribs of basketry... Zigzags formed of lines parallel are obviously from basketry...” (Petrie 1974: 14).

According to Vandier, early faience and glazed steatite “led to the conclusion” that it was derived from that of lithic technique and “was used to imitate shapes of objects in other materials” (Vandier in Kacymarczyk and Hedges 1983: a5).

Thus the indigenous development of architectural technique and technology can be borne out by the linear development of the constant transposing of inherited eco-forms onto new materials.

This supports the idea that the ancients of the Nile Valley pioneered their own historical civilization just as the perfection of motor engineering was begun from the humblest of beginnings in Europe. Pottery ornamentation has to be considered bilaterally, as a prettyfying technique and as a platform for communication.



Predynastic black-topped red pottery

(Source : William C.Hayes *The Scepter of Egypt. A Background for the Study of the Egyptian Antiquities in the Metropolitan Museum of Art. I. From the Earliest Times to the End of the Middle Kingdom*, 1953,16,fig.7)



Predynastic red pottery with white line decoration

(Source : William C.Hayes *The Scepter of Egypt. A Background for the Study of the Egyptian Antiquities in the Metropolitan Museum of Art. I. From the Earliest Times to the End of the Middle Kingdom*, 1953,18,fig.9)

References

- Ralph O. Allen and Marianne S. Rogers, 1982, in Michael Hoffman, ed., *see below*.
- William S. Arnett, 1986, *The Pre-dynastic origin of Egyptian hieroglyphs: evidence for the development of rudimentary forms of hieroglyphs in Upper Egypt in the Fourth Millennium B.C.*, Rowman & Littlefield, Washington.
- Baba, Masahiro, 2009, *Pottery production at Hierakonpolis during the Naqada II period: Toward a reconstruction of the firing technique*, in British Museum Studies in Ancient Egypt & the Sudan 13; http://www.britishmuseum.org/research/online_journals/bmsaes/issue_13.
- Barbara Barich, 1998, *Social Variability among Holocene Sahara Groups: how to recognize Gender*, in Susan Kent, ed., *Gender in African Prehistory*, California, Altamira Press.
- Ofer Bar-Yosef and Anna Belfer-Cohen, 1998, *Views of Gender in African Prehistory from a Middle Eastern Perspective*, in Susan Kent, ed., *see above*.
- Elsie J. Baumgartel, 1947, *The cultures of Prehistoric Egypt*, The Griffith Institute/Ashmolean Museum, Oxford.
- Víctor M. Fernández, 2003, *Four thousand years in the Blue Nile: Paths to inequality and ways of resistance*, Complutum Vol. 14.
- Maria Carmela Gatto, 2009, *Egypt and Nubia in the 5th-4th millennia BCE: A view from the First Cataract and its surroundings*, in British Museum Studies in Ancient Egypt & the Sudan 13, London.
- Maria Carmela Gatto, 2011, *The Nubian Pastoral Culture as Link between Egypt and Africa: a View from the Archaeological Record*, in Karen Exell, ed., *Egypt in its African Context, Proceedings of the conference held at The Manchester Museum*, University of Manchester, 2-4 October 2009, Archaeopress, Oxford, BAR International Series 2204.
- J.R. Geller, 1986, *The Predynastic Ceramics Industry at Hierakonpolis*, University Microfilms International, Washington University.
- Randi Haaland, 1997, *Emergence of sedentism: new ways of living, new ways of symbolizing*, *Antiquity* (June 1).
- Randi Haaland, 1987, *Problems in the Mesolithic and Neolithic culture - history in the Central Nile Valley, Sudan*, in Tomas Hagg, ed., *Nubian Culture & Past: main Papers Presented at the Sixth International Conference for Nubian Studies* in Uppsala, 11-16 August, 1986, Almquist & Wiskell international, Stockholm.
- Fekri Hassan, 1987, *Nubian Prehistory 1986* (comments on session 1), in Tomas Hagg *see above*.
- Stan Hendrickx, 2006, *Predynastic-Early Dynastic Chronology*, Part Two, Krauss.
- Michael Hoffman and Michael Berger, 1982, *A taxonomic system for Pre-dynastic settlement ceramics and the Locality 29 assemblages*, in Michael Hoffman, ed., *The Pre-dynastic of Hierakonpolis - an interim report*, Egyptian Studies Association Publication n° 1, Cairo University/ Dept. of Anthropology, Cairo/Illinois.
- Dada Imarogbe, 2008-2009, email and telephone correspondence.
- Friederike Jesse, 2002, *Wavy Line Ceramics: Evidence from Northeastern Africa*, in Kit Nelson and al., *see below*.
- Barry J. Kemp, 1991, *Ancient Egypt, the Anatomy of a Civilization*, London/ New York, Routledge.
- A. Lucas, 1926, *Ancient Egyptian materials*, Edward Arnold & Co., London.
- Béatrix Midant-Reynes, 2000, *The Naqada Period (c.4000-3200 BC)* in Ian Shaw, ed., *The Oxford History of Ancient Egypt*, OUP, Oxford.
- Kit Nelson and associates, eds., 2002, *Holocene Settlements of the Egyptian Sahara*, II. *The Pottery of Nabta Playa*, Kluwer Academics/Plenum Publishers, New York.
- Theophile Obenga, 1992, *Ancient Egypt & Black Africa*, London, Karnak House.
- H. Peake and Herbert J. Fleure, 1927, *Peasants and Potters*, The Clarendon Press, Oxford.
- Sir W.M. Flinders Petrie, 1940, *Wisdom of the Egyptians*, London, British School of Archaeology in Egypt.
- Sir W.M. Flinders Petrie, 1974 (orig. pub. by British School of Archaeology in Egypt, 1920/1), *Prehistoric Egypt*, Aris and Phillips/Joel L. Malter & Co., Warminster/California.
- P.L. Shinnie, 1996, *Ancient Nubia*, Kegan Paul International, London and New York.
- Wendorf and Schild, *see* Kit Nelson and al.
- Pamela Vandier, 1983, in A. Kacymarczyk and R.E.M. Hedges, *Ancient Egyptian Faience: an Analytical Survey of Egyptian Faience from Predynastic to Roman Times*, Aris & Phillips, Warminster.

Extracted from the book:

Ntr Nfr Wa : the Perfect one, First studies in science, religion, architecture, philosophy & art in Kmt,

to be published by the **Nubian-Kmtan Institute**, Trinidad & Tobago/ UK/USA.

used with permission of the author

© 2011 Amon Saba Saakana.

Colloques.

Treizième Congrès de la **Panafrican Archaeological Association for Prehistory and Related Studies** et Vingtième Meeting de la **Society of Africanist Archaeologists**.

L'un des Colloques les plus importants de l'année 2010 s'est tenu du 1 au 7 Novembre à l'Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal. Il y réunissait le 13ème Congrès de la *Panafrican Archaeological Association for Prehistory and Related Studies* ou PAA et le 20ème Meeting de la *Society of Africanist Archaeologists-SAFA*.

En raison de sa richesse, et des absences imprévues, il nous est difficile d'en donner un véritable compte-rendu. Nous souhaitons simplement signaler ici parmi les communications *programmées (certaines ne seront accessibles que dans les Actes du Colloque)*, celles qui avaient trait aux thématiques habituellement traitées dans les *Cahiers Caribéens d'Égyptologie* et dans notre papyrus électronique, *i-Medjat* ; nous souhaitons aussi mettre en valeur les éternels oubliés des pontifes des activismes culturels (qui ont souvent deux décennies de retard sur l'état réel des connaissances) et des budgets officiels (dont les limites drastiques encadrent l'avancée de la recherche et sa diffusion) : les scientifiques africains et leurs travaux souvent méconnus, marquants par leur rigueur scientifique, leur qualité et leur originalité.

Dans la perspective de ce numéro d'hommage aux **Lions Indomptables** de la recherche camerounaise, une attention particulière sera accordée aux travaux présentés par les chercheurs camerounais, et à ceux dus aux chercheurs sénégalais organisateurs du Colloque.

Parmi les allocutions d'ouverture, nous retiendrons celle de l'ancien Président du Mali, **Alpha Omar Konaré**, archéologue réputé, et du Professeur Merrick Posnansky sur les rôles de l'ICOM et de l'ICMAH dans la préservation et le développement économique des sites archéologiques africains.

Et nous espérons retrouver dans les Actes de ce Colloque toute la richesse intellectuelle d'un continent, plus particulièrement :

Pour les aires saharo-nubiennes, et soudano-égyptienne :

- Rudolph Kuper, *Desert Parks in the Eastern Sahara: Aims and Reality*.
- Matthieu Honegger, *Nouveaux témoignages d'une domestication précoce du bœuf en Afrique : le cas de Wadi El-Arab au 8e millénaire av. J.-C. (Soudan)*.
- Jérôme Dubosson, *Ethnoarchéologie du pastoralisme en Afrique du nord-est et confrontations aux données archéologiques du royaume de Kerma (Soudan)*.
- Gavin Radis-Smith, *Political change in the late Predynastic and Protodynastic of ancient Egypt*.
- Matthieu Honegger, *Évolution de l'urbanisme à Kerma (Soudan) du 3^e millénaire av. J.-C. au début de notre ère : organisation, fortifications et spécificités architecturales*.
- Friederike Jesse, *On the way to the west - The Kushite fortress Gala Abu Ahmed in lower Wadi Howar, Northern Sudan*.

En ce qui concerne la mutualisation des approches archéologiques et linguistiques :

- Christopher Ehret, *What We All Need to Know about Linguistics*.
- Benoît Poisblaud, *Le site rupestre d'Abourma, premier livre de Djibouti*.
- Scott MacEachern, *Archaeological, Linguistic and Genetic History in the Lake Chad Basin*
- Joseph Mangut, *The Contributions of Linguistics and Archaeology to the Understanding of the Peoples of the Southern Bauchi Area*.
- Constanze Weise, *The Niger-Benue Confluence: New Linguistic Perspectives and Their Implications for Archaeology*.
- Akinwumi Ogundiran, *Archaeological and Linguistic Overviews of Yoruba History*.

Les travaux des chercheurs camerounais et sénégalais :

CAMEROUN

- Richard Oslisly, *Les structures mégalithiques du nord/ouest Cameroun : premières analyses et datations*.
- Pierre Kinyock, *Du Wouri à la Sanaga : chronologie de l'Âge du fer (Cameroun)*
- Pascal Nlend Nlend, *Archéologies préventive et de sauvetage au Cameroun*
- Bienvenu Gouem Gouem, *Histoire de la poterie carénée en Afrique centrale forestière*
- Pascal Nlend Nlend, *Traditions céramiques dans la région de Kribi-Campo*.
- Jean-Marie Datouang Djoussou, *Archéologie et patrimoine culturel au Cameroun*.

Notons aussi:

- Olalekan Akinade, *Archaeology, Bantu Phenomena And African Identity: A Challenge To Science*.
- Geoffroy Heimlich, *L'art rupestre du massif de Lovo (Bas-Congo) (République démocratique du Congo)*.

SENEGAL

- Mansour Aw, *La théorie des migrations de peuplement de la vallée du Nil vers le reste de l'Afrique, que faut-il en penser 50 ans après son énoncé ? Examen critique et les réponses de l'archéologie saharienne et sahélienne.*
- Susan Keech McIntosh, *Seeking the origins of Takrur: insights from the Middle Senegal Valley Archaeology Project.*
- Augustin F.C. Holl, *The Sine Ngayene Archaeological Project: Exploring the Senegambian Megalithic Landscape.*
- Ndèye Sokhna Guèye, *La production céramique dans la vallée du fleuve Sénégal à l'ère de la mondialisation (XVIIe-XIXe siècle) : entre changements et résistances.*
- Ndèye Sokhna Guèye, *Représentations historiques et expressions matérielles du pouvoir féminin dans le Bawol à l'ère du contact européen : L'exemple des femmes de Tiep.*
- Ibrahima Thiaw, *Archaeological Excavations in Arondo and Culture Inter-action in the Senegal River Basin AD 400-1000.*
- Ibrahima Thiaw, *A small pot behind every big man: Faith and settlement dynamics in the late Atlantic period in Bawol (western Senegambia).*
- Friederike Lüpke, *Pots, plants and people: an interdisciplinary documentation of Bainouk knowledge systems. Linguistic component.*
- Moustapha Sall, *Pots, plants and people: an interdisciplinary documentation of Bainouk knowledge systems. Ethnoarchaeological approach.*
- Abdoulaye Camara, *Contexte stratigraphique et typologique des outillages du Paléolithique dans la basse vallée de la Falémé et la moyenne vallée de la Gambie au Sénégal.*
- Djidéré Baldé, *Le Paléolithique de Sébikotane : Nouvelles perspectives sur le contexte stratigraphique et typologiques à partir du site de Sébikotane.*

Notons aussi:

- Mamadou Cisse, *Recent excavations at Gao Saney (Mali): New evidence for early trade.*

La digitalisation des travaux et le e-partage du savoir produit abondait enfin en communications de haute volée novatrice :

- Jean-Loïc Le Quellec, *Environnement et datation des images rupestres du Sahara central.*
- Thembi Russell, *Spatial analysis of a geo-referenced radiocarbon database for Early Iron Age sites in sub-Saharan Africa.*
- Obarè B. Bagodo, *The 21st Century's Challenge of Dating and Sequencing the Palaeolithic Archaeostratigraphies in West Africa: A Special Reference to Ounjougou vs. Djita, Asokrochona, Zenabi and Ajibode Sites Céramiques.*
- Adjaratou Oumar Sall, *L'espace, le temps et les rituels chez les Bédiks Archéologie et NTICs en Afrique.*

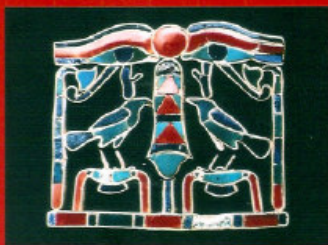
- Charles Dibie Kpra, *African Archaeology Web Database: Application des Technologies Open Source de la Société de l'Information à l'archéologie Africaine.*
- Aziz Da Fonseca, *Digital Archiving: A report on the state of digitalisation by The African Rock Art Digital Archive in South Africa.*
- Sada Mire, *Politics of heritage management in the war torn Horn of Africa.*
- Sada Mire, *Layers like injera: archaeological education and capacity building in Somaliland.*
- Asmeret G. Mehari, *Ways to Decolonize Pedagogies of Archaeology.*
- Ndukuyakhe Ndlovu, *A tiny drop in the ocean: my experiences with the teaching of African archaeology.*

On retiendra la richesse et la variété des communications camerounaises et sénégalaises, les avancées dans les mises en perspective africaines du Sahara oriental, de l'Égypte prédynastique et du pré-Kerma, l'emploi des nouvelles technologies (radiocarbone, pour la datation), et de l'outil digital (constitution de bases de données etc.), qui posent le problème des moyens, le souci résolu de l'interdisciplinarité (archéologie et linguistique, co-documentation des données, poteries et plantes vs emplois funéraires et alimentaires, etc.), et celui du difficile partage du savoir et de son intégration dans les manuels scolaires...

Egypt in its African Context

Proceedings of the conference
held at The Manchester Museum,
University of Manchester, 2-4 October 2009

Edited by
Karen Exell



BAR International Series 2204
2011

Egypt in its African Context

Proceedings of the Conference held at The Manchester Museum, University of Manchester, 2-4 October 2009,
edited by

Karen Exell

BAR International Series S2204 2011

ISBN 978 1 4073 0760 2; iv+114 pages; illustrated in black and white; £30.00

This volume forms the proceedings of the conference, *Egypt in its African Context*, which took place at The Manchester Museum, University of Manchester, UK, on the 3-4 October 2009.

The conference at Manchester had a number of aims: to address perceptions of Ancient Egypt in the West, in scholarly writing and public understanding; to present a scholarly approach to the subject of Egypt in Africa in order to counterbalance the extreme Afrocentric views within which such a debate is often contextualized;

to investigate how community groups and professional Egyptologists can transfer their knowledge and points of view; and to present the work of scholars working on African-centred Egyptology to a wider audience – including the traditional academic Egyptological community.

Contents:

Introduction: Egypt in its African Context (C. A. Folorunso and Stephen Quirke);

The Strategic Importance of Kemet (Kimani S. K. Nehusi);

The Nubian Pastoral Culture as Link between Egypt and Africa: A View from the Archaeological Record (Maria Carmelo Gatto);

The Predynastic *Bos primigenius* as a Royal Image of Territory, Boundaries and Power in an African Context (Ana I. Navajas Jiménez);

Some Notes about an Early African Pool of Cultures from which Emerged the Egyptian Civilisation (Alain Anselin);

Egypt in Afrika and Afrika in Egypt: The Example of Libation (Kimani S. K. Nehusi);

Meroitic Worship of Isis at Philae (Solange Bumbaugh);

Critical Comments on Essays on Interpreting Ancient Egypt presented at the *Egypt in its African Context* Conference (Charles A. Grantham);

Contesting Egypt: Facts, Rhetoric or Sentiment? (C. A. Folorunso);

West African Perspectives on Ancient Egypt: African Renaissance (José Lingna-Nafafé);

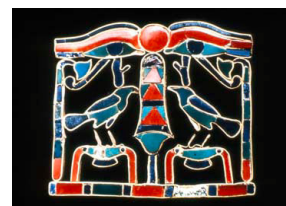
Petrie's Revolutions: The Case of the Qurneh Queen (Bill Manley);

Public Understandings of Ancient Egypt in the Formation of Dalit and Afro-American Identities and History Curriculum (Clyde Ahmad Winters);

Curating Kemet, Fear of a Black Land? (Sally-Ann Ashton).

Archaeopress,
276 Banbury Road,
Oxford OX2 7ED
United Kingdom

email: bar@archaeopress.com.



Cahiers Caribéens d'Égyptologie

N° 13-14

2010



Les  Ankhou

Cahiers Caribéens d'Égyptologie n° 13/14 2010

Maria Carmela Gatto, Giandaniele Castangia, Stefano Caruso, Antonio Curci, Mindy Pitre, Sara Roma

Le village prédynastique de Nag el-Qarmila, Aswan : Problèmes de préservation et essais d'interprétation

Hartwig Altenmüller

Sandalenträger und Pantherfellträger im Gefolge des Königs Narmer.

Vladimir Avrutis & Edwin van den Brink

Finds from a late Early Bronze Age I burial ground at "Nesher"-Ramle (el-Hirbe), Israel, reflecting Egyptian-South Levantine interrelations.


Geoffrey Tassie

Funerary Feasts and the Function of Early Offering-Dishes

Elise V. MacArthur

The pots and people of Tarkhan

Alain Anselin

L'Intention Phonétique II. Meret  et le pot au lait 

Marcelo Campagno

Encore une réflexion sur le motif prédynastique du Maître des Animaux

Jean-Philippe Gourdine

Vers l'Égyptologie Moléculaire ? Notes sur la paléo-pathologie dans l'Égypte antique

Oum Ndigi

La phrase nominale et non-verbale en égyptien ancien, en copte et en basaa

Gabor Takacs

Angas Sura Etymologies V

Adel Zine Al-Abedine

Notes sur un bloc de calcaire du roi Ramsès III de Tell er-Retâbeh

Fabrice Silpa

*Essai de construction d'une problématique de recherche sur la **m 3t**.*

Pablo Martin Rosell

El rey como bueno pastor. La reconstrucción de la imagen del faraón en el Reino Medio I

Nagwa Arafa

Le barbier en Égypte ancienne

Alain Anselin

Aegyptographica XXI. L'oryx et son nom en égyptien ancien

Oscar Pfouma

L'Abeille égyptienne, revisitée

Mouhamadou Nissire Sarr

La faune et le bestiaire- place de quelques oiseaux dans l'imaginaire égyptien ancien

Jessica Laguerre

Ti kozé asou tes-sityasion

Oumou K. Cathy Bèye

Ci mbirum firndel njurèl

Vente en librairie :

Cybèle 65 bis rue Galande, 75005 Paris France

Vente en ligne :

Culturediff'

[http : // www.culturediff.org/](http://www.culturediff.org/)